# PETIT RECUEIL

# D'OBSERVATIONS

## *EN MÉDECINE.*

# PETIT RECUEIL D'OBSERVATIONS EN MÉDECINE.

## Sur les vertus de la Confection Tonique réſolutive & Diurétique

Pour toutes les Fiévres intermittentes, l'Aſthme, la Toux, l'Enrouement, la Phthiſie au premier dégré, la Jauniſſe & toutes les Obſtructions, la Concrétion & l'inflammation abſente.

*Par* P. J. De Bavay *Licentié en Médecine, pendant la derniere guerre, Médecin ordinaire des Hôpitaux Français établies dans cette Ville de Bruxelles, Démonſtrateur public d'Anatomie & Profeſſeur en Chirurgie.*

A BRUXELLES,

*Sur la Copie imprimée en* 1753.

*M. DCC. LXX.*

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b30788730

# AVANT-PROPOS.

*L'Expérience journaliere met cette vérité dans toute ſon évidence, qu'entre les maladies, celle de la Poitrine méritent de grandes attentions. Il n'y en a point auſſi dans la guériſon deſquelles les Médecins réuſiſſent auſſi peu régulierement que dans celles que l'on nomme vulgairement Chroniques, d'autant que dans les aigues la nature aidée à propos ſuffit.*

*Entre les maladies Chroniques, dont la guériſon parfaite eſt fort rare, & que les Médecins s'eſtiment communément heureux de pouvoir pallier pour un tems, j'y comprens la Phthiſie, l'Aſthme invétéré, l'Enrouement, la Toux &c.*

*Maladies leſquelles étant trop négligées & invétérées deviennent d'autant plus opiniâtres & incurables, qu'il eut été facile dans leur naiſſance d'en enlever la Cauſe & d'en procurer la guériſon parfaite.*

*Tous ceux de l'Art ſavent que les Concrétions Schirreuſes s'extirpent à*

*la Périphérie, & que par cette opération les malades récouvrent ſouvent leur premiere ſanté, mais qu'il n'en eſt pas de même de celles qui ſe rencontrent dans l'habitude, ce qui n'eſt que trop familier à la Poitrine, vu que pour les guérir on devroit pouvoir réſoudre l'humeur Concrue, ce que je crois juſqu'à préſent, avoir été impoſſible.*

*C'eſt cet obſtacle que j'ai auſſi ſouvent rencontré, à l'inſpection des Cadavres, lorſque j'étois chargé du ſoin des Hôpitaux Français, établis dans cette ville, pendant la derniere Guerre, lequel les remedes les plus vantés & les plus connus ne pouvoient ſurmonter.*

*Il eſt cependant fort à préſumer que ſi ces maladies (devenues incurables pour être trop invétérées,) euſſent été traitées Méthodiquement dans leur naiſſance, l'ont eut plus ſouvent réuſſi dans la guériſon. Nous voions par exemple que les Médecins diſtinguent trois dégrez dans la Phthiſie & qu'ils admettent, que l'on peut guérir au premier, mais quant au ſecond & au troiſiéme, je ne l'ai jamais vu, quoi qu'en diſe Morton.*

*C'eſt donc uniquement au premier*

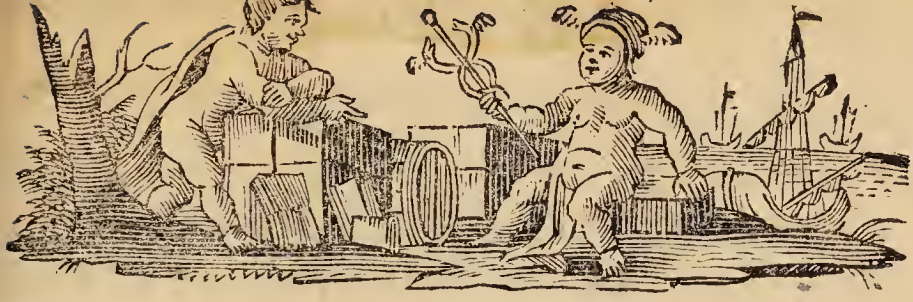
*dégré que la Cauſe peut être enlevée.*

*C'eſt auſſi ſur ce Point de vue que je fixe l'Art de guérir pluſieurs maladies Chroniques, qui ne conſiſtent le plus ſouvent, ſelon moi, qu'à pouvoir réſoudre le fluide prêt à concroître, ce qui ne peut ſe faire qu'au moyen d'un puiſſant réſolutif, tel que celui que je poſſéde, de la vertu duquel le public peut ſe convaincre par ceux que j'ai guéris depuis l'Année 1750. & que je cite dans les Obſervations ſuivantes.*

*On murmure de ce que je ne déclare point la compoſition de cette Confection Tonique réſolutive & diurétique, mais n'eſt-il pas bien raiſonnable que l'on profite du fruit de ſes travaux, que l'on ſoit dédommagé des dépenſes que coûtent les recherches avant le ſuccès, quand on n'eſt point penſionné pour le faire?*

*Le Sr. Van Hullen, Médecin à Gand, ne déclare pas la compoſition de ſon Spécifique au moyen duquel il guerit la plupart des Fiévres intermittentes rebelles. N'eſt-ce point aſſez que le public ſoit informé des cures que j'ai faites avec ce nouveau remede? le ſecret que je garde ſur la compoſition n'eſt rien*

*moins que Charlatannerie, puis qu'un chacun peut par ſes propres Lumieres & par les Obſervations ſuivantes évidemment s'inſtruire dans quelles maladies ce remede peut être utile pour le rétabliſſement ou la conſervation de la ſanté.*



# PETIT RECUEIL D'OBSERVATIONS

## *EN MÉDECINE.*

### PREMIÈRE OBSERVATION.

LE grand nombre de Fiévres intermittentes que nous eûmes l'An 1750, n'obéiſſoient point toutes au Quinquina de quelque façon qu'on le prit; il eſt vrai qu'on les ſupprimoient, mais c'étoit pour peu de tems.

Sans entrer ici dans la cauſe de ces Fiévres intermittentes, je fus obligé de compoſer un remede tonique réſolutif, capable de les enlever toutes indifféremment; non ſeulement je réuſſis, mais auſſi les Symptômes fâcheux

qui les accompagnoient, furent obligés de céder.

Je le donnai la premiere fois à la Dame Baronne de Willebrouck la jeune; elle avoit déja eu trois accès de Fiévre intermittente tierce: ce fût le 14 du mois de Mai que je lui propoſai de la guérir, au moyen d'un nouveau remede de ma façon, elle accepta l'offre. Depuis ſon mariage elle m'a toujours honoré de ſa confiance.

La Fiévre devoit lui prendre le lendemain à midi, elle prît mon remede à huit heures du matin; l'accès devança d'une heure, de ſorte qu'à onze heures elle ſentit de grands friſſons, rendit copieuſement par haut & par bas; elle étoit fort allarmée, de même que Mr. ſon Epoux, qui me fit appeller. Je fûs témoin de ce quatriéme accès, qui fût violent, mais de peu de durée, puiſqu'il finit à trois heures après-midi. Elle railla un peu mon ſpécifique, ne croyant point être guérie; j'apprehendois pareillement un cinquieme accès, parce qu'elle pouvoit avoir rendu le remede, ſoit par les vomiſſements, ſoit par les ſelles. Nous fûmes trompés, la

Fiévre ne parut plus, & la Dame s'eſt toûjours bien portée depuis.

Je ne devrois point rapporter cette Obſervation, puiſque la Fiévre étoit récente; & n'étoit accompagnée d'aucun mauvais Symptôme, mon deſſein n'étant que de citer celles qui méritent attention. Comme on a débité fauſſement que ce remede cauſoit de grands dérangements, j'ai été obligé d'en parler, le connoiſſant des plus innocent; & s'il n'étoit point tel, je ne l'aurois point donné la premiere fois à cette Dame. Si la malade vomît trois heures après l'avoir pris, c'étoit dans le commencement de l'accès, & c'eſt dans ce tems-là que la plûpart de ceux qui en ſont atteint, vomiſſent ſans avoir rien pris. J'ai quelquefois donné une demi once de Quinquina pour une doſe, quand je voulois ſupprimer les Fiévre intermittentes, qui me paroiſſoient pernicieuſes. Les malades en eurent des ſelles. Tous ceux qui pratiquent, ſavent que dans certains cas le Quinquina, quoi qu'en petite doſe, lâche le Ventre, par conſéquent, pour avoir l'effet deſiré, on eſt obligé

d'avoir recours au opiates. Dira-t'on pour cela qu'il cauſe des dérangements ? Si d'ailleurs le remede en queſtion contenoit la moindre choſe de mauvais, il ſeroit nuiſible dans la plûpart des maladies de la poitrine qu'il guérit.

## II. Observation.

AU mois de Juillet de la même Année 1750, je fus appellé chez le Sr. Servais, maître Charpentier & marchand de bois de charpente, pour ſon Neveu, qui avoit depuis un An une Fiévre intermittente ; il étoit maigre, languiſſant, la reſpiration étoit gênée au moindre exercice, il ſe plaignoit d'une douleur profonde ſous le Sternum, & d'une Toux ſéche qui l'incommodoit fort. Ceux qui le connoiſſoient, & principalement l'Oncle, le crurent Ethique, maladie qui avoit déja exiſté dans la famille. Un Médecin très habile qui l'avoit vû pendant tout ce tems, avoit, au moyen du

Quinquina préparé de toute façon, ſupprimé ſa Fiévre différentes fois.

Je regardai la Fiévre comme le moindre des Symptômes, ceux de la Poitrine étoient plus eſſentiels, & me firent douter de ſa guériſon.

La Fiévre qui étoit quarte, lui prenoit alors à huit heures du matin ; je lui fis prendre mon remede quatre heures avant l'accès : il ne vomit point, il n'eut point de ſelles, la Fiévre diſparut ; & ce qu'il y eut de plus remarquable, c'eſt qu'il fut délivré au moment de ſa douleur de Poitrine, la reſpiration devint plus libre, mais la Toux perſévera.

La Fiévre reparut huit jours après. Quand une Fiévre a été ſupprimée par le Quinquina, on le donne une ſeconde & troiſieme fois, ſi elle révient. Je fis de même, je ne changeai point d'indication, il prit mon remede une ſeconde fois, il fut enfin obligé de le prendre une troiſiéme, avant d'être radicalement guéri de la Fiévre & de la Poitrine. Il jouit juſqu'à préſent d'une ſanté parfaite.

Dans le cas préſent, le Quinquina

n'avoit point été négligé, & n'avoit rien fait; il paroît au contraire, eu égard à la Poitrine, qu'il pouvoit faire du mal. Nous ne voyons pas auſſi que le Quinquina gueriſſe ou ſoûlage les Aſthmatiques, la Toux pectorale ne cédera point pareillement à ſon uſage: mon remede doit donc avoir de rares qualités, puiſqu'il enleva la Fiévre & les Symptômes qui l'accompagnoient dans le même tems.

## III. Observation.

VErs la fin de Décembre de la même Année, je fûs appellé proche de la Chapelle des douze Apôtres, où demeuroit la Demoiſelle Gambier, jeune fille, d'un tempéramment fort délicat: elle étoit maigre, & avoit une Fiévre lente, accompagnée de ſueurs nocturnes & d'une Toux ſéche qui la fatiguoit beaucoup, & lui ôtoit le repos. La Poitrine étoit fort embarraſſée, & elle ſe plaignoit d'une douleur à la région épigaſtrique. Ses proches la crû-

rent éthique ; j'appréhendois la même choſe.

J'eus recours aux remedes ordinaires en pareil cas ; pluſieurs jours ſe paſſerent ſans que je fiſſe le moindre progrès, je la trouvois tous les jours, le matin, comme dans un Bain, tant les ſueurs étoient copieuſes. Je ne devois point eſpérer de réparer un Corps ſi abbattu & qui paroiſſoit dépérir de plus en plus, puiſqu'elle n'avoit pas la force de prendre une nourriture qui put la ſoutenir, tant le dégoût étoit grand.

Craignant que la maladie n'eut fait plus de progrès, & redoutant de rencontrer des difficultés qui peut-être ſeroient inſurmontables, je n'oſai plus temporiſer. Je lui donnai ma Confection, qu'elle prit de la groſſeur d'une groſſe noix Muſcade quatre fois le jour. Inſenſiblement la Fiévre, les Sueurs, la Toux, l'oppreſſion de Poitrine diſparurent ; en un mot elle fût parfaitement guérie en moins de trois ſemaines.

Cette Obſervation fait voir, que ſi tous ceux qui ſont atteints de la

Phthiſie n'en négligoient point le commencement, & qu'ils employaſſent d'abord les remedes néceſſaires, ils guériroient la plûpart. J'avois déja ici des ſignes qui devoient me faire craindre que cette maladie ne vint à ſe déclarer; je ne pouvois donc plus héſiter, vû que lorſqu'elle eſt confirmée, ma Confection eſt inutile.

## IV. Observation.

Le 23 Décembre de la même Année 1750, je fûs appellé chez le Sr. Vander Elſt, Braſſeur d'eau-de-vie, qui demeure dans la Vinquetſtraet. Son Neveu, jeune homme de 22 ou 23 ans, avoit une Fiévre lente, accompagnée d'une Toux ſéche & d'une difficulté de reſpirer. Il n'étoit queſtion dans l'examen que je fis, que de ſavoir ſi la maladie étoit occaſionnée par la liqueur qu'il braſſoit.

Nous diſons que dans la *Cachexie* les ſolides ſont relâchés, & les fluides ſouvent épaiſſis dans certains viſce-

res, au point de concroître. Je crûs, cela étant, que ma confection auroit peut être ſatisfait à l'indication curative.

Je commençai d'abord par lui interdire l'uſage de la liqueur ſuſdite, lui promettant que s'il vouloit l'abandonner, je le guérirois. Le mauvais état dans lequel il étoit, & la crainte de mourir ſi jeune l'emporta ; il promit de n'en plus gouter. Il prit ma confection, de 4 en 4 heures, de la groſſeur d'une noix Muſcade. J'eus l'agrément de le voir radicalement guéri en moins de cinq ſemaines, mangeant bien, ayant la Poitrine libre, & travaillant comme ſi jamais il n'avoit été malade.

S'il eſt vrai, comme l'on dit, que dans le monde tout n'eſt qu'habitude, je crois que l'erreur qui ſe commet dans l'uſage des ſpiritueux, eſt le plus pernicieux, & le plus difficile à quitter ; entre une infinité d'autres, le ſujet en queſtion en eſt une preuve : il oublia bien-tôt le danger dans lequel il avoit été, il recommença de nouveau à boire ſon Ge-

nevre & d'un plus grand cœur qu'il n'avoit encore fait. Il ne jouït de ce plaiſir que juſqu'au 6 du mois de Mai de année 1753, qui fut le terme de ſa vie.

## V. Observation.

AU commencement de Janvier 1751, un pauvre Homme, âgé de 60 & quelques années vint chez moi, il étoit extrêmement oppreſſé, il dut s'aſſeoir un peu de tems avant d'être en état de me parler; ſon viſage, de même que les extrêmités ſupérieures, étoient extrémement maigres; le Ventre étoit gros & tendu, ſans que cependant, par l'examen que je fis, il y eût apparence d'acide, il avoit les extrémités inférieures œdemateuſes.

Il me dit que depuis huit mois il avoit une Fiévre quarte, qui n'avoit point voulu obéïr au Quinquina, de quelque façon qu'il l'eut pris; que ne voyant point apparence de guériſon, on lui avoit conſeillé de venir me con-

ſulter, & que certainement je le guérirois.

Cette Fiévre, qui avoit duré huit mois, & qui étoit accompagnée des Symptômes ſuſdits, me faiſoit craindre que quelque obſtruction capitale dans l'habitude ne s'opposât à la guériſon, & que ſi cela n'étoit point, la cure ſeroit longue : le malade étoit pauvre.

Comme le Médecin eſt obligé de toujours donner quelque choſe à la nature lorſqu'il cherche, & quelque choſe aux pauvres quand il a trouvé, je l'entrepris.

Je lui donnai ma Confection, qu'il prit ſelon mon ordonnance, régulierement de deux en deux heures, la groſſeur d'une noix Muſcade, hors du tems de l'accès.

Il revint huit jours après. Mes Eleves, qui l'avoient vû la premiere fois, furent ſurpris de le voir marcher avec plus d'aiſance ; il reſpiroit avec plus de liberté, le ventre étoit moins tendu, & l'œdeme des extrémités inférieures étoit diminué : il me dit qu'il avoit encore eu deux accès de Fiévre,

mais moins violents que les précédents.

Je ne fis aucun changement, il continua de prendre le remede, comme il avoit fait, & revint derechef huit jours après; il n'avoit plus eu la Fiévre, & me dit qu'il avoit copieusement uriné; le Ventre étoit presque naturel, & l'œdeme des extrémités inférieures ne signifioit plus grand chose.

Il commençoit à se sentir de l'appetit, & principalement pour de la Salade, qu'il n'avoit point osé manger tout le tems qu'il avoit eu la Fiévre, & que je ne voulus point encore lui permettre. Je ne jugeai plus nécessaire qu'il prit le remede si fréquemment, quatre fois le jour me parut suffire, ce qu'il fit. Il fut radicalement guéri en moins de sept semaines, jouissant encore à present d'une santé parfaite.

J'entrepris cette cure, partie par charité, & partie par curiosité. Je sçavois bien que j'aurois enlevé la Fiévre, mais je ne croyois point que les obstructions, qui étoient la cause de la tension du Ventre & de l'œdeme des

extrêmités inférieures, auroient cédé.

## VI. Obsevation.

A La fin du même mois de Janvier le Sr. Vander Hagen, Procureur & Notaire, qui demeure à Vilvorde, me fût envoyé par le Sr. Donckers, Médecin du lieu & très habile. Je ne vis point à ſa figure qu'il étoit incommodé; il me dit qu'il avoit la reſpiration courte, ce qui l'incommodoit beaucoup, vû que cela le mettoit hors d'état de vaquer à ſes affaires avec aiſance; qu'il avoit été ſaigné, & qu'il avoit pris les remedes indiqués en pareil cas. Je n'en doutois point, connoiſſant la pratique du ſuſdit Medecin, qui eſt parfaite.

Sans entrer en matiere ſur la cauſe de ſon Aſthme, je lui donnai ma Confection, qu'il prit aux heures que je lui avois indiquées. Il revint 15 jours après en chercher de la nouvelle, diſant qu'il ſe portroit beaucoup mieux; il vint enſuite en chercher une troi-

ſiême & derniere fois. Je le rencontre quelquefois courant dans nos rues ; je dis courant, parce que ſa marche correſpond à la vivacité de ſon eſprit.

Il eſt bien agréable de n'être point obligé de s'informer, lors qu'on approche un Aſthmatique, ſi l'Aſthme eſt ſec ou humide, convulſif &c. ayant d'abord le remede propre. Je ne rapporterai point le nombre de ces Aſthmes paſſagers que j'ai guéris & qui ne meritent point d'attention, vû que ce ſeroit dire cent fois la même choſe.

## VII. Observation.

Le 2 Février de la même Année 1751, je fus appellé à 2 heures après-midi chez les Révérends Peres Carmes chauſſés, que je ſers depuis 14 ans ; j'y trouvai à l'Infirmerie le R. P. Prieur du Couvent de Bruges : ſon aſpect me frappa d'abord ; il avoit la reſpiration très embaraſſée. Une Toux, accompagnée d'une expectoration copieuſe & épaiſſe, ne lui don-

noit point de repos ; la Fiévre ne le quittoit point & augmentoit toujours conſidérablement vers le ſoir ; il devoit paſſer les nuits dans ſon lit à demi aſſis ; ſa face étoit maigre, & les extrémités inférieures œdemateuſes, de même que la main droite.

Il me dit qu'il venoit d'Anvers, ſon lieu natal, où il avoit cru recupérer ſa ſanté, après avoir déja, pendant pluſieurs mois, pris des remedes à Bruges, & depuis environ ſix ſemaines à Anvers ; que comme il ne voyoit point apparence de guériſon, il avoit crû retourner à Bruges mettre ordre à ſes affaires, mais qu'il ſe ſentoit incapable de pouvoir continuer ſa route. Il étoit à la verité hors d'état ; il me parut avoir plus beſoin du Viatique que de remedes.

Quoi qu'un cas paroiſſe déſeſperé, nous ſommes toujours obligés, quand ce ne ſeroit que pour la conſolation du malade, de preſcrire quelque choſe. Je lui preſcrivis *gratis* ce qui me parut lui convenir.

En ſortant, le R. Pere Pins, Directeur de l'Infirmerie me, demanda ce

que j'en penſois ; je lui dis qu'il s'en alloit à l'autre monde. Après avoir été pendant trois jours ſpectateur, je crus qu'il étoit de mon devoir de lui dire ma penſée : c'eſt un vice, ſelon moi, en Médecine que de flatter. Il eſt vrai, que pendant que le malade eſpere, le Médecin fait des viſites.

Je lui dis donc que ſon cas n'auroit point une heureuſe iſſue, qu'il avoit pris tout ce qu'on pouvoit prendre en pareille occaſion; (j'en avois jugé par les recettes qu'il m'avoit fait voir) que ſi cependant il vouloit, je connoiſſois un reméde qui faiſoit bien dans les maladies de la Poitrine, & qui peut-être pourroit le ſoulager.

Il n'héſita pas, & me promit de prendre tout ce que je lui preſcrirois.

Il prit ma Confection de trois en trois heures; la reſpiration devint de jour en jour plus libre, la Toux diminua, la Fiévre le quitta le douzieme jour. Comme je faiſois garder ſes urines, j'obſervai qu'il urinoit plus qu'il ne buvoit ; l'œdeme des extrêmités inférieures & de la main droite diſparurent, la Toux le quitta, l'appetit devint

devint bon, & il partit pour Bruges le 2. de Mars ſans me dire adieu.

Je fus peu content de ſon procédé, il eſt vrai qu'il ſe portoit bien, mais ſi j'avois pu le garder encore quelques ſemaines, il n'en eut que mieux été pour lui, puiſque quelques mois après il a fait une rechute & qu'il m'a écrit de Boexmeir l'hiver ſuivant de vouloir le ſecourir. Soit qu'il fût dans un plus mauvais état que quand je l'avois vu, ou que la cauſe de la maladie n'eût point été entiérement énlevée, ma Confection, que je lui envoyai, ne fit rien, il mourut trois mois après.

## VIII. Observation.

AU commencement du mois de Mars de la même année M. le Chanoine Regaus, qui demeure à Carloo, vint me prier de paſſer chez ſon frere pour ſa Couſine germaine, qu'il croyoit Ethique. Je fus la voir le même jour. Il s'étoit trom-

trompé, la Demoiſelle étoit graſſe & groſſe, elle me dit que vers la fin de l'année précédente elle avoit eu une Pleuréſie, qu'il lui en étoit reſté un Point de côté & une Toux qui l'incommodoit fort, elle étoit, joint à cela, légérement Aſthmatique. Son Médecin grand praticien & fort expert, lui avoit fait prendre les meilleurs remedes, elle avoit bu auſſi de l'eau de chaux, le tout ſans ſoulagement. Je lui donnai mon remede qu'elle prit quatre fois le jour, & qui la guérit radicalement en moins de ſix ſemaines.

J'avoue que ce cas-ci n'étoit point grave, la Demoiſelle buvoit & mangeoit bien, mais puiſque ſon incommodité ne vouloit point céder aux meilleurs médicamens connus, peut-être que ſi elle ne m'avoit pas rencontré, ſon affaire dans la ſuite auroit pu devenir ſérieuſe.

## IX. Observation.

LA Demoiſelle Raverſchot, fille âgée de 46. ans avoit une Fiévre tierce dans le mois de Juin de l'année 1752. les accès étoient violens, & elle étoit d'un tempérament délicat. Après les préliminaires ordinaires du Quinquina, elle le prit mélangé avec la Rhubarbe, pour que, ſelon ma coutume, le ventre fut libre. Quelques jours ſe paſſerent ſans que la Fiévre voulut obéir, & malgré qu'elle eut tous les jours une ſelle aiſée, la jauniſſe ſe mit de la partie. L'averſion qu'elle avoit pour les médicamens, & cette jauniſſe par ſurcroît, qui venoit de paroître, lui firent perdre courage; je lui promis, ſi elle le ſouhaitoit, que je lui ôterois ſa Fiévre & la Jauniſſe dans le même tems. Cela lui fit plaiſir, & lui en auroit encore fait d'avantage, ſi j'avois pu exécuter ma promeſſe ſans qu'elle dût prendre le remede requis à cet effet. La raiſon la guida, elle prit mon re-

mede hors du tems de l'accès, de trois en trois heures. La Fiévre disparut & la Jauniſſe, de façon qu'en l'eſpace de huit jours elle fut radicalement guérie, ſans qu'elle ait depuis ſenti le moindre dérangement de cette nature.

Le Quinquina n'étoit certainement point indiqué dans le cas préſent, ſi les vertus Toniques, par conſéquent fronçantes, qu'on lui attribue, exiſtent. Il falloit pourtant ôter la Fiévre, & ſur tout enlever l'obſtacle qui faiſoit refouler la bile vers l'océan de la maſſe. Nous ſavons, qui plus eſt, quel'uſage immodéré du Quinquina a non ſeulement occaſionné la Jauniſſe, mais auſſi des concrétions Schirreuſes au foye, qui enſuite ont produit des Hydropiſies mortelles.

Le plus incrédule ſera donc obligé d'avouer que mon remede ſurpaſſe en vertu le Quinquina, puiſqu'il n'enleve pas ſeulement les Fiévres intermittentes, mais auſſi toutes les obſtructions ſans concrétion.

## X. Observation.

AU commencement de Septembre de la même année, un Gentilhomme de cette Ville me fit voir une Lettre, qu'il venoit de recevoir de ſon beau-Frere, qui demeure ſur les frontieres de la Hollande, par laquelle il le prioit de vouloir venir le voir pour la derniere fois, diſant que ſon Aſthme, (qu'il avoit depuis plus de vingt ans, ſelon que j'appris) ne lui permettoit plus de ſe coucher, mais qu'il étoit obligé de paſſer les nuits dans ſon fauteuil.

Il me demanda ſi je ne connoiſſois rien qui pût le ſecourir; je lui dis que cela étoit difficile, parce que premiérement je n'avois point vû le malade, & ſecondement que la maladie, qui étoit ſi ancienne, avoit peut-être une cauſe qui ne céderoit à aucun remede. Qu'il étoit vrai que j'avois un ſpécifique pour l'Aſthme, mais que je ne le donnois jamais qu'après avoir vû le malade. Mes raiſons ne le ſatis-

firent point, je dus le lui donner avec une inſtruction pour le malade ſur la façon de s'en ſervir. Le malade écrivit quinze jours après qu'il ſe portoit mieux, qu'ayant pris la quantité qu'on lui avoit envoyé, il prioit qu'on voulut lui en envoyer du nouveau. Il en demanda une troiſiême fois, remercia enſuite ſon beau-Frere de ce qu'il lui avoit procuré un remede qui l'avoit tiré d'affaire.

Quand cette maladie a conduit un malade au point de ne plus repoſer que dans un fauteuil, la ſituation eſt d'autant plus fâcheuſe, qu'il ne trouve ordinairement rien qui le ſoulage, je ſais que la Saignée, les Huiles, les eaux Antiſpaſmodiques, comme l'eau de Brione, de Laudanum, &c. que tout cela ſoulage & quelquefois guérit, mais il ne faut point douter, que tout ce qu'on connoît, avoit été mis en uſage inutilement, depuis des années que le malade ſouffroit.

Ma ſimple Confection fût donc ſeule capable de lui donner la ſatisfaction déſirée, comme elle fait conſtamment dans cette maladie, lorſ-

qu'une cauſe occulte inſurmontable ne ſe rencontre point.

## XI. Observation.

MOn cher Pere homme robuſte, préſentement agé de 84. ans, bûvant, mangeant bien, ſans jamais faire excès que dans les alimens que ſon appétit demande, & que ſes Dents en petit nombre refuſent de broyer, étoit atteint, depuis des années, lorſque le froid commençoit à ſe faire ſentir, de quelques accès de Fiévre intermittente, & dans le commencement de chaque, extrêmement ſoporeux, ce Symptôme & la Pléthôre m'obligeoient à le ſaigner copieuſement, faiſant précéder un purgatif, j'enlevai la Fiévre au moyen du Quinquina.

Vers la fin de Septembre 1751. cette même Fiévre reparut accompagnée du même Symptôme. Je crus, en faiſant comme j'avois toujours fait, le guérir d'abord, je fus trompé, le Quinquina ne fit rien.

Je dis au Médecin Germain, petit fils du malade, qui le voyoit avec moi, que la Fiévre ne cédant point au Quinquina, céderoit certainement à mon remede, je le lui fis prendre hors du tems de l'accès, toutes les trois heures de la groſſeur d'une noix muſcade. Nous ne vîmes plus de Fiévre, & il n'en a point été du tout queſtion l'hiver dernier, qui a cependant été aſſez rude.

Peut-être que, ſi nous avions continué l'uſage du Quinquina plus longtems, la guériſon auroit également ſuivie, mais le grand âge & cette eſpece de Léthargie ne ſouffroient point de délai.

## XII. Observation.

LA nommée Jeanne Vinck, fille agée de 32. ans, ſervante du Sr. Raverſchot, Chef-Mayeur, étoit dans le commencement d'Octobre de la même année, atteinte d'une oppreſſion de Poitrine accompagnée d'une Fié-

vre lente. Je fis inutilement ce que je pûs pendant l'eſpace de deux mois, la mort de ſa maîtreſſe occaſionnée par un Ulcere au Poulmon lui cauſa un chagrin inexprimable, qui ne contribua pas peu à augmenter ſa Fiévre & ſon oppreſſion de Poitrine, elle commença à ſe plaindre d'une douleur profonde ſous le Sternum, & devint tellement enrouée, qu'à peine pouvoit-on comprendre ce qu'elle diſoit. Une Toux ſéche outre cela la fatiguoit beaucoup & lui ôtoit le repos néceſſaire. Tous ceux qui la connoiſſoient, croyoient qu'elle avoit formé le deſſein (comme c'eſt la coutûme dans certaines Indes) d'aller ſervir ſa maîtreſſe dans l'autre monde.

Son état ne lui permettoit pas de faire de grandes dépenſes, je devois pourtant l'aider, s'il étoit poſſible. Elle prit mon remede exactement aux heures marquées; elle commença de jour en jour à ſe mieux porter, ſon enrouement ſur tout diſparut en deux fois 24. heures, la Fiévre & la Toux la quitterent, & je croyois même la guérir promptement, mais point du

tout, les mêmes Symptômes réparurent. Je ne changeai point d'indication. Ce qui me charmoit le plus, c'étoit, que chaque fois que ſon enrouement lui prénoit, en prenant le remede plus fréquemment, elle en étoit toujours débarraſſée en 24. heures de tems.

Nous continuâmes de concert, elle à prendre le remede, & moi à lui en fournir. Il paroiſſoit dans un tems qu'elle alloit être guérie, & dans un autre c'étoit tout le contraire. Tout le monde la condamnoit, & principalement le Sr. Vallyn Apoticaire, chez qui elle alloit chercher ce que j'avois beſoin pour maſquer mon remede, comme je faiſois dans ce tems-là.

Elle a continué le même remede conſtamment juſqu'à préſent; ceux qui la connoiſſent, la félicitent; elle eſt bien guérie.

Si cette Fille n'avoit point eu cette conſtance, elle auroit indubitablement ſuccombé, je me rappelle à ce ſujet ce que nous dit l'an 1737, lorſque j'étudiois en Médecine, le célébre Docteur Rega dans une de ſes ſavan-

tes leçons : que les Médecins qui faiſoient tous les jours chez leurs malades de nouvelles ordonnances, erroient, puiſqu'ils ne ſe donnoient point le tems qu'un médicament bien indiqué eut ſorti ſes effets.

De fait, je crois que s'il ſe rencontre dans l'habitude une concrétion prochaine, il faudra du tems pour réſoudre ce fluide épaiſſi au point de pouvoir réprendre ſes routes naturelles.

Que le médicament ſoit donc des mieux indiqués & ſpécifiés pour une maladie, ſi l'inconſtance a lieu chez le Malade ou chez le Médecin, l'iſſue ſera ſouvent fâcheuſe. Il eſt vrai que l'on rencontre des malades difficiles, qui ſe laſſent d'abord du remede, comme du Médecin, il leur faut tous les jours du nouveau, comme en fait de modes, le Médecin devroit même les approcher en cadence & leur promettre guériſon la veille du trépas.

C'eſt ce qui, ſelon moi, (outre l'avarice de certains infirmes) eſt ſouvent la cauſe qu'on ne réuſſit point plus familiérement dans les maladies Chroniques.

## XIII. Observation.

LE Sr. de Landre Droſſard de Wemmel me fit appeller vers la fin de Septembre de la même année au village ſuſdit, où il paſſe ordinairement une bonne partie de l'été. Il ſe plaignoit d'une douleur profonde au côté droit de la Poitrine, qui gênoit ſa reſpiration; il avoit la Fiévre & une Toux fréquente; l'expectoration étoit aiſée & copieuſe, le poulx ne demandoit point la ſaignée, ce qui fit que je me contentai de faire des embrocations émolliantes & réſolutives à la Poitrine, je crus qu'une diete parfaite & les remedes connus en pareil cas auroient ſuffi.

Il jugea à propos, pour être plus à portée du ſecours qu'exigeoit ſa maladie, de revenir en ville. Le ſurlendemain, la Fiévre, la Toux, la douleur de Poitrine, de même que la difficulté de reſpirer continuoient; l'expectoration étoit toujours copieuſe & les crachats ſe précipitoient dans

une forte ſaumure. Je ne veux point inférer de là que c'étoit du pus, ayant obſervé que fort ſouvent on ſe trompoit à ce ſujet.

Après avoir fait inutilement ce que je pûs pendant ſept jours, je demandai conſeil.

Son épouſe qui craignoit une fâcheuſe iſſue en fut charmée, mais le malade ne voulut point en entendre parler, diſant qu'il me croyoit ſuffiſant, que tout iroit comme il pourroit, & qu'il ne vouloit point de conſulte.

Voyant qu'il perſiſtoit de la ſorte, je lui dis que j'avois un remede qui faiſoit ordinairement bien dans les maladies de la Poitrine, que, puiſqu'il avoit toute confiance en moi, il devoit en faire uſage. Il n'héſita point, il prit ma Confection de la groſſeur d'une noix-muſcade de trois en trois heures.

Je fus ſurpris le lendemain de voir la douleur diſparue, la reſpiration libre, la Toux beaucoup diminuée, & plus de Fiévre. Au bout de peu de jours il fut radicalement guéri,

& s'eſt toujours bien porté juſqu'à préſent.

Cette prompte guériſon étonna le malade, qui ſe félicita de ne point avoir fait de conſulte. Je fus charmé d'une cure ſi ſubite & plus que convaincu que mon remede étoit un réſolutif; car, ſoit que la plévre, ou ſa continuation, qui récouvre les lobes du poulmon, ſouffrit, il y avoit certainement froncement, & par conſéquent obſtruction.

## XIV. Observation.

VErs la fin de l'année 1751, je fus appellé chez le Sr. Abbeloos, maître Boulanger en cette ville, & Meſſager d'Anvers, qui demeure vis-à-la Chapelle de Salazar. Il y avoit pluſieurs mois que je l'avois condamné, lorſque je l'avois rencontré dans les rues, ce qui fit que j'eus un peu de peine à me réſoudre de l'aller voir.

Voici de quoi il étoit queſtion; cet

homme déjà âgé, avoit depuis onze mois une Jauniſſe des plus remarquables; à force d'être jaune, il étoit preſque noir. Il eſt vrai qu'il a la couleur naturellement baſannée. Un chatouillement à la Péripherie le tourmentoit jour & nuit, & principalement aux oreilles, ce qui l'empêchoit de dormir. Il lui prenoit tous les 4 à 5 jours des accès de Fiévre qui étoient violens, précédés par des friſſons proportionnés, & des Coliques conſidérables. Il étoit maigre, & on ſentoit quelque dureté douloureuſe au tact à la region du foye. Ayant tout examiné, je ne crus point devoir l'entreprendre, car je regardois la maladie comme incurable. Mon idée étoit, que bientôt une Hydropiſie, occaſionnée par cette dureté que je remarquois au foye, auroit terminé ſes jours.

Les Médecins les plus éclairés l'avoient vû, de même que le Sr. Du Mont, Médecin conſultant de Son Alteſſe Royale, qui étoit ſon Médecin ordinaire, & qui avoit même dit, que ſi on trouvoit quelqu'un qui

pût le guérir, on pouvoit l'employer ſans lui en donner part. Quand un Médecin du premier ordre parle de la ſorte, il faut (outre qu'il agit en honnête homme) qu'il ſoit certain que les remedes connus & indiqués ne ſoient point ſuffiſants. En effet, ayant examiné toutes les ordonnances, je vis que l'on n'avoit rien négligé.

Le malade me dit qu'on lui avoit promis l'hiver précédent de le guérir dans l'Eté, quand les herbes ſeroient dans leur vigueur. L'Eté étoit paſſé, nous étions dans le cœur de l'hiver, la même difficulté par conſéquent ſe rencontroit. On avoit cru, non ſans raiſon, comme il arrive ſouvent, que des calculs dans la véſicule du Fiel étoient la cauſe de l'opiniâtreté du mal. Quand un malade a pris tant de différentes ſortes de drogues pendant un ſi long eſpace de tems, il eſt naturellement un peu dégoûté, outre que d'ailleurs il faut qu'il ſente d'abord un peu de mieux, ſans quoi il ne continuera pas de prendre un reméde nouveau, & principalement inconnu. Je lui dis donc que je ferois une tentative

tative, que j'avois en ma poſſeſſion un médicament qui dans la Toux, l'Aſthme, l'enrouement, faiſoit tout ce que je pouvois déſirer; que je croyois ces ſortes de maladies, ſinon toujours, du moins ſouvent, n'avoir autre cauſe que l'obſtruction; que dans ſon cas il étoit clair que la bile manquoit dans le canal inteſtinal, que la dureté que l'on remarquoit à la région du foye, ſembloit ſuffiſamment dénoter que ce viſcere étoit obſtrué, mais qu'il m'étoit impoſſible de ſavoir à quel point l'obſtruction étoit parvenue, que ſi la concrétion, & par conſéquent le Schirre, n'avoit point encore lieu, je croyois le guérir avec le tems & la patience. Qu'à cette fin je devois premierement ſavoir s'il étoit en état de prendre 5. conſerves par jour de la groſſeur d'une groſſe noix-muſcade, & cela pendant l'eſpace de trois ſemaines, au bout de quel tems, s'il ne ſentoit point de mieux, j'étois hors d'état de l'aider.

M'ayant promis de le faire, je ne le mis à aucun régime, lui permettant de manger tant en maigre qu'en

gras tout ce qu'il trouveroit à propos de légere digeſtion. Il avoit une boiſſon médicinale, qui lui étoit devenue familiere, je le laiſſai le maître de la laiſſer ou de la continuer, m'imaginant que la biere blanche que l'on braſſe dans cette ville, ne pouvoit point le déranger, comme il eſt vrai, vû qu'en ſa qualité elle n'a jamais fait du mal au public, ni du bien aux Médecins.

Je lui preſcrivis du Savon avec du Sel de tartre, de l'Huile de Fenouil & du Syrop d'Althæa; toutes matieres dont j'avois beſoin dans ce tems là, pour maſquer mon remede.

Il faut noter que le Savon n'avoit point été négligé pendant le cours de la maladie, c'eſt auſſi un grand remede dans pluſieurs, & principalement dans celle-ci; ſi on le mépriſe, c'eſt qu'il coûte peu.

J'eus l'agrément de voir d'abord diſparoître les coliques; il n'eut plus que deux accès de Fiévre; les ſelles devinrent plus libres & plus colorées; il rempliſſoit exactement toutes les nuits un grand pot de chambre

d'urine ; la Jauniſſe néanmoins, de même que le chatouillement à la péripherie continuoient ; nous approchions du terme de trois ſemaines, & le malade commençoit à ſe dégoûter.

Comme j'examinois exactement tous les jours les excrémens, j'y rencontrois pour lors de petits corps Sphériques, dans leſquels, étant bien lavés & nageant dans de l'eau pure, on diſtinguoit des vaiſſeaux ſanguins. Je ne pus, & ne ſaurois encore à preſent rendre raiſon de ce Phénomene, je ſouhaitois cependant que le Sr. Du Mont les vit également. Il fut appellé, il examina le malade qu'il trouva mieux. Ces petits corps Sphériques ne ſe rencontrerent point dans les excrémens ce jour là, quoi que je les aie encore vus plus de huit jours enſuite.

On prétendoit que le mieux qu'on obſervoit chez le malade, provenoit de ce que la bile Hépatique couloit avec plus de liberté ; & on ſoutenoit que celle de la véſicule par raport à des calculs qu'on ſuppoſoit y être,

ne pouvoit point couler, que par conſéquent la maladie étoit incurable.

Le malade continua, non ſans repugnance, de prendre tous les jours ſes conſerves, ces petits corps Sphériques diſparurent, le prurite à la périphérie diminua de jour en jour, les excrémens devinrent naturels; le flux d'urine toujours copieux; l'appétit ſur tout étoit charmant, & il fut radicalement guéri à la fin de Février, s'étant toujours bien porté juſqu'à préſent.

Lorſque je diſois qu'il étoit guéri, on ne vouloit point le croire; ce qui fit qu'on ſe tranſporta chez lui, ou après avoir tout examiné on le félicita, & on avoua qu'il l'étoit parfaitement.

Il me paroiſſoit que les eaux de Spa auroient enſuite convenu, mais comme la ſaiſon étoit peu favorable, à cauſe du froid, nous temporisâmes. Le mois de Mai étant venu, il ne voulut point les prendre, diſant qu'il ſe portoit bien & que cela ſuffiſoit.

## XV. Observation.

Le Sr. Le Francq, maître des Enfans trouvés, m'envoya au mois de Mai de la même année un homme âgé de quarante ans, qui étoit du nombre des Enfans susdits, & qui demeuroit à la campagne. Cet homme avoit depuis trois mois une Jauniſſe, les extrémités inférieures étoient œdemateuſes & la reſpiration fort embarraſſée.

Je lui donnai de ma Confection en ſuffiſante quantité pour qu'il pût en prendre 5. fois le jour pendant quinze jours, au bout dequel tems je lui dis de revenir. Il revint au tems marqué; la reſpiration étoit plus libre, l'œdeme conſidérablement diminué, & la couleur de la peau plus naturelle; il me dit qu'il alloit à la ſelle avec plus de liberté, & qu'il urinoit extrêmement. Je le renvoyai avec la même quantité de remede encore pour quinze jours, je fus ſurpris, le voyant au bout de ce tems; ſa reſpiration étoit devenue

tout à fait libre, l'œdeme étoit entiérement disparu, à peine voyoit-on qu'il avoit eu la Jauniſſe. Afin, cependant qu'il n'y eut point de récidive, je le renvoyai avec du nouveau remede, il n'a point eu la politeſſe de me venir dire qu'il étoit parfaitement guéri. Je ne doute cependant pas qu'il ne l'ait été, ſans quoi il ſeroit revenu, puiſque les Enfans trouvés ont leurs médicamens *gratis*, comme il les a eus auſſi.

Je paſſe ici ſous ſilence nombre de ces maladies, que j'ai par le même moyen promptement guéries, par ce qu'elles n'étoient point invétérées.

## XVI. Observation.

AU commencement de Janvier de l'année 1752 je fus appellé chez le Sr. Greyſon pour le Sr. Harrewyn, qui avoit depuis du tems une Fiévre lente, qui le ſoir augmentoit conſidérablement; elle étoit accompagnée d'une Toux ſéche, d'une légere dif-

ficulté de reſpirer; & il ſe plaignoit d'une douleur profonde ſous le Sternum. Il étoit maigre & avoit déjà, outre un régime parfait, employé les remedes propres.

Je lui donnai ma Confection, qu'il prit réguliérement 5. fois le jour; je ne fis aucun changement; tous ces Symptômes diſparurent inſenſiblement, & il fut radicalement guéri en moins de ſix ſemaines; il reprit ſon embonpoint, & s'eſt toujours bien porté, comme il fait encore à preſent.

Nous obſervons que ces ſortes de maladies ſe guériſſent plus difficilement l'Hiver que l'Eté. C'eſt auſſi dans le mois de Janvier que le froid ſe fait le plus ſentir dans nos contrées. Le malade fut pourtant guéri dans ce tems-là. Quand donc le Médecin en pareil cas a le froid pour excuſe, c'eſt qu'il manque de remede néceſſaire.

## XVII. Observation.

JE vis dans le même tems la Supérieure d'une communauté, qui étoit Asthmatique d'ancienne date, il y avoit du tems que son infirmité ne lui permettoit plus de sortir. Je ne voulus point d'abord avoir recours à ma Confection; je me contentai de lui ordonner ce que nous connoissons de meilleur; l'Apoticaire, à ce qu'on me dit, eut même la bonté d'honorer de son Approbation mon ordonnance, qui ne fit rien.

Il me parut que la confiance que l'on me témoignoit, étoit fort médiocre, il est vrai que je suis sincere; que je n'ai point l'air persuasif; aussi je ne saurois parler long-tems, sur tout avec des personnes qui ne sont point de l'art.

Ce que j'avois ordonné n'ayant rien fait, je dis qu'il falloit prendre un remede de ma façon, qui selon que j'avois observé en pareille occasion, la soulageroit, s'il ne la guérissoit point. La malade me fit la grace de le pren-

dre, l'Aſthme commença à ſe ranger. Au bout d'un peu de tems elle ne garda plus la chambre, elle deſcendoit & ſe promenoit dans le Couvent, elle me demanda un remede capable de lui ôter une partie de ſon appétit, qui étoit ſelon elle, extraordinaire. De ſemblables diſcours me plaiſoient, elle ſortit en voiture, alla prendre l'air, & témoigna être contente. Néanmoins, ſoit qu'on ait jugé que j'étois cher, ſoit qu'on lui ait dit qu'on connoiſſoit mon ſecret, & qu'en donnant certaines drogues, on l'ait diſſuadée d'en faire un uſage ultérieur, je l'ai laiſſée dans un meilleur état, ſans avoir eu de ſes nouvelles depuis.

## XVIII. Observation.

Le Sr. De Rydt Chirurgien, demeurant à Grimberghe, vint chez moi le 28 du mois de Mai 1752. Je fus ſurpris, le connoiſſant depuis nombre d'années, de le voir exténué comme il étoit; la maigreur que l'on

obſerve dans la Pthiſie la plus confirmée n'étoit pas plus conſidérable. Il me dit qu'il avoit eu une Fiévre bilieuſe, dix mois auparavant, qui s'étoit terminée en Fiévre tierce, & qui enſuite étoit devenue quarte ; qu'il l'avoit ſupprimée quatre fois par l'uſage qu'il avoit fait du Quinquina ; qu'ayant réparu une cinquiéme fois, elle ne vouloit plus céder à ce ſpécifique, de quelque façon qu'il le prit. Je lui témoignai mon mécontentement de ce qu'il avoit tardé ſi longtems, puiſqu'il ſavoit que je guériſſois toutes les Fiévres intermitentes, ſans diſtinction, excepté celles, (comme il arrive quelquefois) qui ſont occaſionnées par réſorbtion de pus.

Je lui fis prendre mon remede quatre heures avant l'accès, il s'en retourna chez lui parfaitement guéri quatre jours après, s'étant toujours bien porté depuis, comme il fait encore à préſent.

L'uſage qu'il avoit fait du Quinquina avoit été très-méthodique ; auſſi outre qu'il eſt habile Chirurgien, c'eſt que ſans être Licencié, il eſt bon Mé-

décin; ſi cependant il s'étoit opiniâtré, & avoit continué de le prendre, il eſt conſtant qu'il ſe ſeroit expoſé à quelque obſtruction capitale qui auroit pu avoir des ſuites fâcheuſes, comme on ne l'a que trop ſouvent obſervé, je ne croyois pas non plus le guérir ſi promptement, par ce qu'il avoit déja la Poitrine embarraſſée.

## XIX. Observation.

AU commencement de Septembre ſuivant, je fus appellé chez un certain Brantos, dans la rue de St Pierre, pour ſa femme, qui avoit une Pleuréſie bâtarde, le Point-de-côté étoit extrêmement douloureux au tact, la reſpiration courte, la Toux fréquente, laborieuſe, & l'expectoration difficile. La Fiévre outre cela étoit conſidérable. Comme elle étoit dans une extrême miſere, j'aurois bien ſouhaité qu'elle eut voulu ſe faire tranſporter à l'Hôpital; mais comme elle ne le deſiroit pas, & qu'on n'y re-

çoit point facilement des femmes enceintes, je fus obligé de la ſécourir. Je commençai par lui faire adminiſtrer les Sacremens, je la fis ſaigner copieuſement du bras, le ſang étoit cruſteux, je lui ordonnai pour boiſſon & nouriture l'eau d'orge. Je propoſai de faire une ordonnance telle que la maladie me parut l'exiger, mais comme elle étoit dans la derniere indigence, il ne fut pas poſſible.

Je me ſentis donc obligé de lui donner ma Confection, qu'elle prit ſix fois le jour, & je fis appliquer ſur le côté malade des porreaux cuits dans du lait. Tous les Symptômes diſparurent inſenſiblement, & elle fut radicalement guérie le huitieme jour. Elle a continué de ſe bien porter juſqu'au mois de Février ſuivant, lorſque je l'ai délivrée par charité d'un garçon, qui jouit comme elle, à l'heure qu'il eſt, d'une ſanté parfaite.

Comme je n'avois jamais fait uſage de ma Confection dans une Fiévre aigue, j'eus quelque répugnance de m'en ſervir dans le cas préſent; non que je craigniſſe qu'elle fît du mal;

car outre que c'eſt un remede très-innocent, c'eſt que jamais il ne cauſe le moindre dérangement; j'étois le maître d'ailleurs de le laiſſer, ſi je n'avois point remarqué le lendemain du mieux; & comme c'eſt notre coutume de continuer le même remede, lorſque nous obſervons que nous profitons, je fis de même; elle ne prit autre choſe, & fut aſſez promptement guérie, comme je viens de le dire. La quantité qu'elle prit de ma Confection pendant ces huit jours, fut de douze onces.

## XX. Observation.

Vers la fin du mois de Septembre 1752, je fus appellé chez le Sr. Thonnet, marchand de modes, qui demeure au haut de la Berghe-ſtraet; il avoit une Fiévre lente depuis du tems, il étoit maigre, touſſoit jour & nuit, l'expectoration étoit copieuſe, ſurtout le matin, & les crachats ſe précipitoient dans une forte ſaumure; la

reſpiration étoit embarraſſée, & il ſe plaignoit d'une douleur profonde depuis le côté droit du cartilage Xiphoïde, juſqu'à environ la partie moyenne du Sternum, il ſuoit outre cela extraordinairement toutes les nuits.

Tous ceux qui le connoiſſoient, le croyoient fort avancé dans la Pthiſie.

Je lui interdis l'uſage exceſſif qu'on lui faiſoit faire d'une certaine Tiſane, je le mis au lait, matin & ſoir, & lui permis de manger à midi tout ce qu'il ſouhaitoit de ſain, & de légere digeſtion.

Il prit ma Confection cinq fois le jour; je profitai très-peu les quinze premiers jours, & je n'oſois point encore me flatter qu'il en reviendroit; mais vers la fin de la troiſieme ſemaine, la Fiévre commença à diminuer, de même que la Toux, la douleur de Poitrine & les ſueurs Nocturnes. La reſpiration devint plus libre, l'appétit qu'il n'avoit point, commença à venir, il continua de jour en jour à ſe mieux porter; il fut radicalement guéri à la fin de la ſixieme ſemaine. Tous ceux qui l'avoient condamné,

furent surpris de le voir rétabli, & cela dans le commencement de l'Hiver, saison en pareil cas peu favorable, comme je l'ai déja dit. Il a repris depuis un embonpoint qu'il n'avoit pas avant d'être malade.

Malgré la rigueur de la saison, si contraire alors à un convalescent, il ne fit point de rechute, ce qui me surprit, ne l'ayant pas trouvé chez lui plusieurs fois à sept heures du matin, ses affaires l'appellant ailleurs.

Ceux donc qui le crurent Ethique s'étoient trompés ; car s'il l'avoit été, je ne l'aurois point guéri. je crois que si je n'étois point venu à son secours, il le seroit devenu, vû que les Symptômes cités sembloient en être les avant coureurs.

## XXI. Observation.

Le Sr. Gilman, Maître Apoticaire, demeurant dans la rue de Ste. Catherine, vint chez moi dans le mois de Janvier 1753, me prier de passer

chez lui. J'y trouvai la Demoiſelle Saſſenus ſa belle-Sœur, fille âgée de 23 ans, qui depuis près d'un an avoit une Toux, qui l'incommodoit fort, & qui ne lui permettoit point de boire ni de manger tout ce qui ſe préſente, comme font ceux qui ſe portent bien; elle étoit au reſte bien portante & avoit la reſpiration libre. Elle avoit fait inutilement différens remedes pendant tout ce tems.

Ce fut la premiere & la derniere fois que je la vis, je lui envoyai ma Confection, qu'elle prit aux heures marquées; lorſqu'elle n'en avoit plus, ſon beau-Frere en venoit chercher de la nouvelle, de façon qu'en moins de ſix ſemaines elle fut parfaitement guérie.

Dans le cas préſent, la Poitrine ne ſouffroit point, elle n'avoit qu'une Toux ſimple, que je conſidérois comme Gutturale, qui n'avoit cependant point voulu céder, malgré le bon régime, aux médicamens connus en ſemblable occaſion. Ayant réuſſi comme j'ai fait, je me félicite de pouvoir être utile au public dans bien des occaſions.

## XXII. Observation.

AU mois de Mars 1753 je fus appellé à Coeckelbergh, fauxbourg de cette ville, par le Sr. Kips Vice-Curé de l'endroit, qui me pria d'y voir la femme d'un pauvre tailleur qui demeure joignant la maiſon du Mayeur. Il y avoit trois ſemaines que cette femme avoit une Fiévre continue avec difficulté de reſpirer, Toux ſeche, maigreur, point d'appétit. L'averſion qu'elle avoit pour les médicamens, & ſa ſituation ne lui avoient point permis de fâire le moindre remede.

Ce n'eſt point aſſez qu'un malade ait le néceſſaire en fait de médicamens, il faut encore que la nature, qui doit aider le Médecin, ſe ſoutienne. On eut donc la charité de lui fournir ce dont elle avoit beſoin.

Elle prit ma Confection quatre fois le jour, le ſuſdit Vice-Curé fût ſurpris de voir cette femme radicalement guérie en moins de huit jours, ne ſe plaignant plus que de ſon appétit,

qui l'obligeoit de manger, pour ainſi dire, à toute heure.

Si ce remede étoit connu, il eſt certain qu'il en réſulteroit un grand bien pour l'humanité. Je paſſe ſous ſilence les avantages qu'on pourroit en retirer en tems de guerre dans les Hôpitaux.

## XXIII. Observation.

JE fus appellé le 12. du mois d'Avril 1753. chez un certain Van den Boſche, graveur, qui demeure proche l'Egliſe de St. Gery; c'eſt un fort honnête homme, que la fortune a partagé de ſept enfans, qu'il tâche d'élever. Sa ſtature eſt très médiocre, & ſa Poitrine a quelque choſe de défectueux. Son Aſthme, qui eſt ancien, avoit augmenté depuis ſix ſemaines, de façon qu'il étoit prêt à ſuffoquer. Son viſage étoit blême, ſes lévres bleues, les extrêmités froides, le poux petit, concentré; on parloit de l'adminiſtrer. Je ne croyois point,

vû l'ancienneté du mal & ſa conſtitution, pouvoir l'aider.

Je donnai donc *gratis* ma Confection, qu'il prit aux heures marquées, j'eus la ſatisfaction de le trouver trois jours après dans ſa boutique, occupé à graver ſes boîtes de cuivre. Il y a peu de jours, que paſſant devant ſa porte, il me remercia de nouveau, diſant que depuis ce tems-là il avoit la reſpiration auſſi libre, qu'il l'avoit eue de ſa vie.

Je ne regarde point cet homme comme radicalement guéri; je ne doute nullement qu'il ne ſe trouvera encore dans le même cas; il a du moins cette ſatisfaction à preſent, qu'il ſait en cas de néceſſité, ce qu'il doit prendre pour ne point ſouffrir comme il a fait.

## XXIV. Observation.

UN Payſan qui demeure à une lieue d'ici, vint me prier le premier du mois de Juin de cette année 1753. de venir chez lui. J'y fus le mê-

me jour, c'étoit pour ſon Frere, jeune homme âgé de 30 ans, qui avoit plus la figure d'un Squelette, que d'un homme vivant, il me dit qu'il y avoit dix-huit mois qu'il étoit malade, que pendant tout ce tems-là il avoit conſulté tant de Médecins, qu'il en avoit oublié le nombre.

Il avoit une Fiévre lente, touſſoit, fréquemment, & long-tems avant de pouvoir expectorer. Il n'avoit point d'appétit, & vomiſſoit le peu d'alimens qu'il prenoit, il ſuoit toutes les nuits conſidérablement, & n'étoit plus en état de ſortir. Il étoit malgré cela gai, & avoit le mot pour rire.

Il me dit qu'on l'avoit aſſuré que j'avois un remede, qui peut-être le guériroit; ce peut-être étoit fort en place; car je le conſidérois comme fort avancé dans la Phtiſie.

Je lui dis que ſa maladie étoit trop invétérée, que s'il étoit venu chez moi un an plutôt, j'aurois fait mon poſſible pour le guérir, mais qu'à préſent je ne croyois pas pouvoir réuſſir. Il me répondit qu'il n'avoit jamais ſû aller dans un endroit ſans

connoître le chemin ; qu'on ne lui avoit parlé de moi que le même jour, que par conſéquent je ne pouvois pas dire qu'il avoit tardé, que ſi l'ancienneté du mal n'admettoit point de guériſon, il ne s'en ſoucioit point; qu'il ſavoit qu'il devoit mourir un jour, mais qu'il vouloit auparavant que je fiſſe une tentative.

Voyant qu'il parloit de la ſorte, je le mis à la diete blanche, & je lui interdis généralement tous les alimens alcaleſcens. Je lui fis prendre ma Confection 5. fois le jour, comme il fait encore. D'abord les vomiſſemens ont ceſſé, la Toux eſt devenue moins fréquente, l'expectoration plus aiſée, la Fiévre eſt conſidérablement diminuée, les ſueurs Nocturnes ont ceſſé, il urine copieuſement, ſes ſelles ſont naturelles, l'appétit eſt bon & il eſt en état d'aller à pied depuis huit jours entendre la Meſſe à ſa Paroiſſe, qui eſt à une demie lieue de ſa demeure; & le 20. dudit mois il vint me voir chez moi à pied; je fus frappé de le voir rétabli comme il l'étoit.

Si je viens à bout de guérir cet hom-

me, je dirai encore que je me ſuis trompé, qu'il n'étoit point éthique, ou que du moins il ne l'étoit qu'au premier degré.

CE petit nombre d'Obſervations m'a paru ſuffir pour ſatisfaire au deſſein que j'avois, comme j'ai dit à la fin de mon diſcours préliminaire, de faire connoître au public dans quels cas je puis lui être utile.

J'aurois pu en donner d'avantage, mais outre qu'elles ſont toutes dans le même goût, c'eſt que mon loiſir ne me le permet pas.

Quand on profeſſe un art, & qu'on penſe, on n'eſt jamais content, on tâche toujours de le perfectionner. Le nôtre eſt immenſe, il faut voir ſes malades, & quand on a une légere connoiſſance de la ſtructure du corps humain, comme je l'ai, & de laquelle j'ai toute l'obligation au celebre M. Van Roſſum, Docteur en Médecine, Profeſſeur Royale d'Anatomie & de Chirurgie, dans nôtre très renommée

Univerſité de Louvain, qui voulut bien, outre les principes qu'il m'a donnés l'an 1735, 1736, & 1737, me permettre d'aſſiſter à ſes diſſections peu communes, d'après ces principes, je fais mon poſſible pour ſatisfaire ceux qui fréquentent les démonſtrations & les leçons Chirurgicales, à l'Hôtel de Ville.

Cette ſeule occupation demande ſon homme tout entier, mais comme la penſion n'eſt point proportionnée au travail, & que d'ailleurs on ne peut bonnement être toujours préoccupé de la même étude, il eſt néceſſaire, à l'exemple de ceux qui nous ont précédé, de chercher dans la nature de quoi s'aider en aidant le public.

La nature toujours libérale, donne en abondance à tous ceux qui cherchent, ce qu'elle renferme dans ſon ſein, mais comme le plus ſouvent on ſe contente de faire uſage de ſes productions telles qu'elles ſont, on ne doit point être ſurpris ſi on ne rencontre point toujours l'effet deſiré. Me dira-t-on, par exemple, que l'eſ-

tomach eſt capable d'extraire de toutes les matiéres que renferme le regne végétal, tout ce qui eſt diſſoluble? non. Celà étant; je crois qu'il faut aider la nature, & tâcher d'avoir des remedes qui ſe diſſolvent radicalement dans quelque véhicule que ce ſoit, & qui par conſéquent n'agravant point l'eſtomach, ſont capables de paſſer avec toutes leurs vertus dans l'océan de la maſſe.

Ma Confection eſt telle; outre qu'elle eſt très agréable à prendre, j'obſerve que depuis que je l'ai amenée à cette perfection, les malades la prennent par goût & les effets en ſont plus prompts.

Les enfans ont généralement de la répugnance pour les drogues; ce qui fait que dans les maladies citées dans ce Petit Recueil, on réuſſit peu chez eux. Ce remede qui ſe diſſout donc comme je dis, radicalement, communique au lait un goût ſi agréable, que les enfans le prennent de cette façon par friandiſe; ce qui derechef n'eſt point un petit avantage, ceux auſſi qui ſont obligés de faire uſage du lait,

& qui ne le ſouffrent point, ne rencontreront pas la moindre difficulté, ſi dans la valeur d'un pot on en diſſout deux ou trois gros.

Elle n'avoit point ci-devant cette qualité, & j'étois obligé, comme j'ai dit dans quelques obſervations, de la maſquer, & ſelon l'occurrence d'y ajouter de la gomme ammoniaque, du ſavon & d'autres choſes que certaines perſonnes ne pouvoient ſouffrir, & qui même quelquefois les dérangeoient; mais à préſent elle fait moins d'impreſſion que le pain que l'on mange tous les jours, qui en ſa qualité peut aggraver.

Outre ſes vertus, citées dans mes Obſervations, c'eſt qu'elle donne généralement de l'appétit à tous ceux qui en font uſage, elle ne lâche point le ventre, mais elle fait ordinairement uriner plus que de coutume.

La bienſéance ne m'a point permis de parler de l'affection Hypocondriaque, j'aurois cependant pu citer quelques perſonnes que j'ai guéries au moyen de cette Confection; mais comme cette maladie très réelle, qui

paſſe chez le vulgaire pour imaginaire, n'a le plus ſouvent lieu que chez les lettrés & les gens d'eſprit, j'ai crû devoir m'en diſpenſer.

FIN.

# MÉTHODE

## COURTE, AISÉE,

*Peu couteuſe, utile aux Médecins, & abſolument néceſſaire au Public indigent pour la guériſon de pluſieurs maladies, comme la Toux, l'Enrouement, l'Aſthme, la Phtiſie Commençante, la Jauniſſe, & toutes les Fiévres intermittentes.*

Ans le petit Recueil d'Obſervations que je donnai au Public l'An 1753, je celois les matiéres de mon Médicament. Pluſieurs ayant imaginé mille chimeres à ce ſujet, il m'a paru néceſſaire pour qu'ils ceſſent d'en impoſer, de déclarer en quoi il conſiſte. Abandonnant toute partialité, quand on ſera convaincu par ſes effets; on m'aura ſans difficulté beaucoup d'obligation. Si, cependant, on s'amuſe à me critiquer, on perdra ſon tems, parce que je ſuis inſenſible : non ſeu-

lement mes tendons & mes aponeuvroſes n'ont point de ſentiment; mais toute mon habitude : on n'ignore pas auſſi, que la nature & l'homme ſimple s'accordent au parfait. C'eſt pourquoi je laiſſe toutes les ſubtilités aux Savants, & l'art de guérir aux Praticiens.

Deux bagatelles ſont mon ſujet, l'Oignon marin & l'Iris de Florence. Un Docteur de haute réputation me lâcha un jour que ce dernier n'étoit point en uſage. Je ſouhaiterois que les Marchands parfumeurs ne s'en ſerviſſent plus, & qu'on ne l'eſtimat qu'en Médecine. Mon intention n'eſt point de faire ici l'Analyſe de ces matieres, pluſieurs l'ont fait avant moi.

Je ſuis peut-être le premier qui vante l'Iris de Florence pour les Fiévres intermittentes : l'expérience m'y oblige; puiſque ces maladies, par ma méthode & ſon uſage, obéiſſent.

Si on prend cette Racine, l'Oignon marin & du Sel Alkali, de chacun le poid convenable, & qu'on en faſſe un extrait, on ſera en poſſeſſion de mon Médicament favori, qui excelle pour

enlever toutes les obſtructions ſans concrétion.

Si j'écris en français, c'eſt qu'on ne guérit point par *ergò* ni *quià*; les Grecs guériſſoient leurs malades ſans latin comme font toutes les Nations aujourd'hui, chacune dans ſa langue. Mon tître d'ailleurs fait voir que c'eſt à l'indigent que je m'adreſſe, qui ordinairement n'a jamais connu le langage de l'école.

J'entends par le public indigent, celui qui en cas de maladie manque du néceſſaire. On obſerve que c'eſt la perſonne la plus ſujette aux infirmités, & qui ſouvent ſuccombe, ſi la nature ne la guérit : perte conſidérable & peu conſidérée.

Les Maladies qui fréquemment l'accablent, ſont celles de la poitrine, qui devenues chroniques, embarraſſent les Médecins & trompent les plus grands Praticiens. Ce ſont celles entr'autres, où j'ai toujours rencontré le plus de difficulté depuis vingt-trois ans que je pratique, ayant, comme c'eſt la coûtume, ſuivi pendant des années, les Auteurs les plus graves, j'ai eu rare-

ment la ſatisfaction deſirée. L'inſpection journaliere des Cadavres que ces maladies enlevent, inſtruit beaucoup, il eſt vrai; mais qu'importe de voir la cauſe de la mort qui n'étoit point connue dans ſon commencement.

Nous diſons, que tant que nos ſolides & nos fluides, chacuns dans leurs états naturels, exercent leurs fonctions, nous ſommes en bonne ſanté, ce ſera donc, à ce qu'il paroît, ordinairement l'obſtruction, de telle nature qu'elle ſoit, qui ſera la cauſe, ſi ce n'eſt point de toutes, du moins de la plûpart des maladies. Je ne veux point m'étendre ſur cette cauſe morbifique : l'excellent Baron van Swieten l'a détaillée dans toute ſon étendue.

La poitrine faiſant mon principal objet, conſidérons le ſimple Catharre. Abandonnant tout préjugé on ne prouvera pas qu'il exiſte ſans obſtruction, que ce ſoit une perſpiration ſupprimée qui ait fait refouler vers la poitrine l'acrimonie qu'elle peut contenir, ou que l'air froid ait irrité nos canaux aëriens, il y aura froncement; par conſéquent obſtruction. Je ſais

que fort ſouvent ces maladies guériſſent ſans faire uſage du moindre médicament; qu'une ſimple diete, une chaleur modérée ſuffiſſent: malgré celà l'indigent n'eſt point toujours en état de ſe traiter de la ſorte. Il eſt mal vêtu, c'eſt de ſon travail qu'il vit, il ne peut ſe procurer la nourriture qui lui convient, & ſouvent il ne la connoît pas. Son cas eſt négligé, peu de charité de la part du monde en général, la maladie devient chronique, augmente, dure long-tems, juſqu'à ce qu'enfin le bâtiment croule.

Il n'eſt pas cependant le ſeul expoſé aux mêmes fatalités, puiſque malgré ce que je viens de dire, l'opulent n'eſt point toujours traité avec l'attention requiſe. C'eſt un Catharre, on n'en fait point de cas, on a beaucoup de viſites, on n'entend que touſſer partout, une petite fiévre, c'eſt bagatelle; on a recours au grimoire ordinaire connu de tous, & que certains vieillards décrépits n'abandonneront qu'en ceſſant de vivre. C'eſt une toux qui malgré cela continue, qui importune & fatigue, l'expectoration n'eſt point

aiſée ni louable, la Fiévre va ſon train, le malade maigrit, la reſpiration devient difficile, l'inſomnie ſe met de la partie; bref tous les ſymptômes de la Phtiſie paroiſſent inſenſiblement, & continuent juſqu'à ce que le Maraſme accompagné d'une expectoration laborieuſe & ſouvent purulente, qui occaſionne une phlogoſe, non ſeulement à la gorge, mais aux parois de la trachée, des bronches &c. termine par la mort ſes jours & ſes miſeres.

On avoit crû dans le commencement que c'étoit l'affaire de peu de jours, on avoit auſſi regardé avec un peu d'indifférence que le ſimple Catharre s'opiniâtroit, eſpérant toujours qu'il céderoit à des ordonnances inſipides & inutiles. On eſt ſurpris, on commence à craindre, on demande conſeil, (c'eſt de l'opulent que je parle) on recherche les plus puiſſans pectoraux, on flatte le malade, on lui fait eſpérer, ſi c'eſt en hiver, que la belle ſaiſon le guérira, le lait d'Aneſſe n'eſt point négligé non plus que celui de Chevre; tout eſt inutile, il eſt trop

tard

tard, la concrétion exiſte, des folicules ſchirreuſes ſont tombées en ſuppuration, l'eau de chaux n'a rien fait, & on a continué de voir le malade exactement juſqu'à la fin.

Nous n'ignorons point que pluſieurs apportent le patrimoine de la Pthiſie du ventre de leurs meres. Mr. Boerhaave conſeilloit à un homme qui étoit dans le cas, les fréquentes ſaignées & les voyages. On lit partout que l'exercice & principalement le cahot eſt très-utile dans ces maladies; je l'admets volontiers, pourvu que ce ſoit dans le commencement. Mais ſi les fréquentes ſaignées ont d'autres facultés que de laiſſer tranquilles les concrétions ſchirreuſes, celui qui eſt de l'art peut en juger.

Si le conſeil d'un ſi grand homme a ſorti ſes effets, je crois fermement que ſi le malade pendant le cours de ſa cure avoit fait uſage du ſavon de Jeruſalem, de l'Oignon marin & de l'Iris de Florence, la réuſſite auroit été & plus prompte & plus efficace.

Il ſeroit à ſouhaiter que tout praticien ne s'amusât plus aux bagatelles

ordinaires ; car tout ce qui flatte le goût, ruïne ſouvent l'eſtomac, qui, étant relâché, refuſe de faires ſes fonctions : & comme diſoient les anciens, ſi la premiere digeſtion eſt en défaut, qu'attendrons nous de la ſeconde & de la troiſiéme ? La ſcene ſe paſſe dans la poitrine ; tous les médicaments, exceptés ceux qui peuvent être réſorbés dans la bouche, vont droit à l'eſtomac, & ſont ſoumis à ce viſcere, qui ſelon ſa vigueur s'en débarraſſe bien ou mal. Mr. Tralles, que des demi-ſçavans mépriſent, ſans l'avoir juſqu'à préſent oſé critiquer, ſe recrie avec raiſon dans ſon excellent traité *de viribus Medicamentorum terreſtrium examen rigoroſius* contre une infinité de compoſitions, & principalement celles où les terreſtres dominent. Tout bien conſidéré, qu'y a-t'il de plus ridicule que de donner ſans diſtinction dans toutes les maladies des abſorbens terreſtres ? S'il y a un acide dominant dans l'eſtomac, dont on n'a pas beſoin, j'y conſens : ſi par l'union de cet acide & l'abſorbent on veut faire un ſel neutre, j'y conſens en-

core. Mais quelle néceſſité y a-t'il d'aller faire ce ſel dans l'eſtomac languiſſant d'un malade, puiſqu'on le trouve par tout en abondance ? C'eſt pourtant la pratique de pluſieurs. Eſt-ce une Fiévre qu'on appelle catarreuſe, parce qu'on touſſe, les abſorbens terreſtres entrent dans le mêlange qui doit faire tranſpirer, abſtrait de l'autre, qui doit guerir la toux, & qui ôte ſouvent la faculté de digérer le premier.

Cette méthode, qui pourroit être rangée parmi les erreurs populaires, m'en rappelle d'autres, entre leſquelles l'Antimoine Diaphorétique tient la premiere place.

Le nom de Diaphorétique en impoſe aux commençans, croyant qu'il doit faire tranſpirer. Un gros dans un mêlange, qui ſouvent dure vingt-quatre heures ou d'avantage, en fait la baſe, dans la pleuréſie, & ſans diſtinction dans toute fiévre inflammatoire. J'ai même vu pluſieurs fois que c'étoit le réſultat de trois Médecins, que le malade payoit bien cher ſans tranſpirer.

Comme j'ai toujours voulu voir

par moi-même, ce qu'un médicament peut ou ne peut pas, j'ai plus de vingt fois donné inutilement, une demie once de ce prétendu Diaphorétique pour faire tranſpirer & j'ai vu deux fois par l'uſage d'un demi gros vomir cruellement : je dis en conſéquence que, quand il eſt exactement édulcoré, toute ſa faculté eſt à proportion de ſon poid, d'aggraver l'eſtomac, & n'étant ni acide, ni alkali, de paſſer avec les excrémens.

Que s'il n'eſt point édulcoré à ce point, il pourra peut-être irriter ſuffiſſamment, pour, en accélérant la circulation, faire tranſpirer ou vomir. Et on obſerve conſtamment que l'air, s'il a de l'âge, lui communique les facultés de l'émétique. Si on penſoit bien, il ſeroit mis à l'Index.

On ne feroit point mal ſi on réformoit auſſi la prétendue Poudre Pleurétique, qui eſt le cheval de bataille d'un Médecin; il conſidére, je crois, toutes les fiévres continues & tous les Catarres pour des Pleuréſies, même, ſi un enfant a des convulſions, c'eſt ſon ſpécifique. Il en ordonne tant,

que les Apotiquaires ſont las de piler, elle lui eſt cependant d'un grand rapport : outre que la compoſition en eſt ridicule, je n'y remarque rien d'utile ; cependant puis qu'on la trouve par tout, elle doit ſe débiter. Eſt-ce un réſolutif capable d'enlever l'inflammation de la plevre, elle convient : ſi ce n'eſt que le nom qu'elle porte, qui doit guérir, qu'on ne s'y fie pas.

Celle dont on ſe ſert ici, eſt compoſée d'une demie once de Dent de Sanglier, d'un gros & demi de fleurs de Pavot rouge, de trois gros de Priape de Cerf, de deux gros d'yeux d'Ecréviſſe, du ſang de Bouquetin, de la racine de Bardane, de chacun une demie once, & du Safran un gros.

Perſonne n'ignore que le Sanglier ne ſoit une bête féroce, qui ſouvent avec ſes broches eſtropie ou tue des chiens de chaſſe : ſi la dent qui a cette vertu, a auſſi celle d'atténuer le fluide engagé dans les extrêmités de nos arteres enflammées, paſſe ; mais comme je ne lui crois point plus de vertu que celle qu'on attribue fauſſement à la corne d'Elant pour les convulſions,

nous n'en avons point beſoin; à moins qu'on ne veuille en faire une gelée dans l'eſtomac capable d'entretenir les forces qu'on enleve par les ſaignées.

Les fleurs de Pavot rouge peuvent être admiſes; mais la doſe devroit être proportionnée à ſes foibles vertus.

Le Priape, eſt quelque choſe de ſérieux; j'ai oui dire que le Cerf, quand il eſt en chaleur, eſt très-dangereux, il ſe trouve peut-être alors dans une eſpéce de délire phrénétique qui enflamme ſon ſang, & qui ſe fixe avec tout ce qu'il peut contenir de volatil dans cette partie, juſqu'au tems que l'on juge à propos de s'en débarraſſer, qui enſuite étant ſechée pour pouvoir être pulvériſée, & étant parvenue dans la cavité de l'eſtomac, doit ſortir ſes effets après la macération, quel erreur! ne vaudroit-il pas mieux, ſi le Sel volatil de cet animal convient dans ces maladies, de prendre celui de ſes cornes qui eſt toujours prêt?

J'ai dit ce que je penſois des abſorbans terreſtres.

Le ſang de Bouquetin révolte :

si, parce que cet animal se trouve souvent aux cimes des rochers broutant, l'air subtil lui communique une plus grande disposition à l'Alkalescence que la puanteur naturelle qu'on lui remarque semble dénoter, s'ensuit-il qu'il auroit les facultés requises pour la guérison de cette maladie? Je ne le crois pas.

J'ai souvent lu que c'étoit un véritable spécifique pour les Rhumatismes, je devois m'éclaircir. Un gros devoit faire suer; j'ai outré cette dose jusqu'à la demie once deux fois le jour plus de dix fois, sans observer la moindre transpiration. D'ailleurs, si le sang de ce vil animal avoit des vertus, le sang humain qui sort de la créature la plus parfaite, excelleroit. Certaines personnes peu sensées ont bien vanté le crâne humain, sans faire mention de celui de Bouc. Ce premier entre pourtant dans plusieurs compositions inutilement, on fait le même cas de son sel, qui peut-être est rare, & qui n'a point plus de vertu que celui de vipere.

La racine de Bardane est excellen-

te, je ne ſais ſi la ſemence ne devroit point être préférée.

Le Safran acheve la compoſition, ſa couleur fait plaiſir, & ſon goût eſt aſſez agréable.

On dit qu'il réjouit le cœur, j'en ai ſouvent fait uſage par complaiſance; mais comme mon cœur n'a jamais été mélancolique, je ne m'en ſuis point apperçu. On aſſûre que c'eſt un ſudorifique, & il n'y a point de femme qui ne l'ordonne dans toutes les maladies, ſoit le ſoir avec une bonne doſe de vin chaud, ou avec du thé dans la petite Vérole. Le vin peut faire ſuer, & auſſi l'eau chaude.

Comme on n'ordonne ſouvent qu'un gros de cette compoſition, dans un mêlange qui dure quelquefois plus d'un jour, voyons, ſuppoſition faite, combien il y entre de chaque eſpece.

| | | |
|---|---|---|
| Dent de Sanglier - - - - - | 12 grains | $\frac{4}{13}$ |
| Fleurs de Pavot rouge - - | 4 - - - | $\frac{2}{13}$ |
| Priape de Cerf - - - - - - | 9 - - - | $\frac{8}{13}$ |
| Yeux d'Ecreviſſe - - - - - | 6 - - - | $\frac{2}{13}$ |
| Racine de Bardane - - - - | 12 - - - | $\frac{4}{13}$ |
| Sang de Bouquetin - - - - | 12 - - - | $\frac{4}{13}$ |
| Safran - - - - - - - - - - - - | 3 - - - | $\frac{1}{13}$ |
| avec les 2 grains de Fract. font | 60 grains. | |

Ceci suffit pour qu'on voie le ridicule de l'ordonnance.

Je crois, que si cette poudre n'étoit composée que de fleurs de Pavot rouge, de la racine de Bardane bien dosée & du Safran pour la couleur, je crois, dis-je qu'elle seroit utile, parce que tout Praticien saigne, & le prudent autant qu'il est nécessaire : la boisson convenable & copieuse d'ailleurs paracheve souvent la cure. Si on vient me dire qu'on en a vu de bons effets, je réponds que la nature secourt le malade plus fréquemment que le Médecin.

Nous avons nombre de compositions qui regorgent de l'inutile, où les terrestres abondent : desquelles si on prennoit simplement le bon qui y entre en petite quantité, on trouveroit dans toutes les pharmacies des médicamens à portée de la bourse de l'indigent, & qui seroient plus efficaces que ceux des riches qui doivent avoir l'estomac assez robuste pour digérer le plus fixe des métaux, qui est l'or, sans compter les pierres précieuses, tandis que l'Autruche ne digére que simplement le fer.

Je ne ſais ſi c'eſt un préjugé de l'enfance, mais un Vieillard me dit autrefois que le pain étoit néceſſaire à l'homme dans tous les états de la vie. Nous le refuſons cependant ſouvent dans des fiévres aigues, ne permettant que des boiſſons légérement farineuſes & des bouillons blancs aiguiſés, &c.

Cette pratique, qui eſt la véritable, ne s'accorde guere avec les compoſitions mentionnées. On me dira que je donne l'Iris de Florence & l'Oignon-marin en nature, qui doivent auſſi ſubir les loix de la digeſtion. Je crois premierement, que je ne pêche pas plus que certains grands Docteurs, qui donnent gratis à des malades, qui approche de leur fin, dans la Phtiſie, la poudre de Hali.

Secondement je ne veux pas qu'on ſuive ma méthode trop tard; mais dans le commencement, lorſque la nature eſt encore en état d'aider le médecin. D'ailleurs, j'ai cet avantage de pouvoir donner, quand je le juge à propos, mon extrait ſpécifique, qui n'exige autre digeſtion que les boiſſons. Les

effets en sont plus surs & plus prompts.

Il y a des Médecins qui ne sont point authorisés pour laisser mourir leurs malades, & il y en a d'autres chez qui c'est une espece d'habitude.

Je suis des premiers; car constamment depuis quelques années, on m'en envoye lorsqu'on est épuisé: le malade a déja vuidé sa bourse. Je devrois donc pouvoir l'impossible, qui seroit de rétablir l'intégrité naturelle des parties qui ont dégénéré par la longueur de la maladie, & mon salaire ne devroit consister, que dans la satisfaction de le voir mourir.

On est charmé quand cela arrive, comme s'il étoit défendu de faire une nt ative. Où est le Praticien, qui n'a point condamné des malades qui sont guéris? J'en ai guéri nombre qui étoient abandonnés. Je me rapelle que trois Médecins féliciterent un qu'ils croyoient hors de danger, & qui mourut deux heures après, ignorant qu'une gangréne occulte occasionnoit la rémission des symptômes. On peut excuser un borgne; mais trois aveugles, c'est trop.

Il conviendroit que le Médecin ne ſuivit la routine que pendant peu d'années ; c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que le ſuccès bon ou mauvais lui ait deſſillé les yeux & l'entendement,

Rien ne me paroit plus mépriſant que de croire généralement tout ce qu'on lit, c'eſt en quelque façon ne jurer que par ſes maîtres.

Tout Médecin doit être Auteur, quand il a pratiqué certain tems, & qu'il n'a rien négligé : & ſi tous ſans diſtinction communiquoient le peu qu'ils ont obſervé, on réformeroit de la pharmacie en général l'inutile, & elle ne ſeroit plus compoſée que de médicamens choiſis & néceſſaires.

Il y a vingt ans que je vis une femme dans l'hôpital de cette ville atteinte d'une jauniſſe opiniâtre, les médicamens connus furent généralement employés juſqu'aux bains inutilement pendant le cours de deux mois : voyant que nous n'étions point en état de l'aider, le Médecin de l'hôpital & moi elle prit congé.

Je la rencontrai trois ſemaines après parfaitement guérie, elle me dit qu'el

le m'apprendroit à guérir la jauniſſe à petits fraix, qu'elle s'étoit guérie avec une demie once d'Aloës & une demie pinte d'eſprit de Genievre, que la valeur de deux verres à vin par jour l'avoit promptement rétablie. Je fus ſurpris de la ſimplicité de l'ordonnance, j'en fis l'expérience, qui m'a ordinairement réuſſi chez les pauvres.

On n'oſe point propoſer un eſprit auſſi vil aux riches.

Pendant le tems que j'étois Médecin des Hôpitaux Français, j'eus nombre de ces Maladies, & je n'en ai manqué qu'une.

Nous cherchons ſouvent en Médecine des Diurétiques & nous les trouvons rarement. Mr. Tralles, explique très-bien tout ce qui eſt requis, pour que ce qui eſt vanté à cette fin, puiſſe ſatisfaire. Les Cloportes, que preſque tous les Auteurs priſent, m'ont toûjours manqué.

La plûpart des Soldats qui avoient été au ſiége de Bergen-op-zoom revenoient avec des gros ventres & les extrêmités inférieures Œdemateuſes. Je fis vainement uſage des Diurétiques

les plus uſités, & je donnai juſqu'à une once & demie de Cloportes par jour, ſans ſuccès. Je ſavois cependant qu'ils ne pouvoient guérir que par la voie des urines. Après avoir imaginé différens moyens & fait pluſieurs épreuves, je réuſſis par ce mêlange.

Eau de Fontaine, une onc. & demie.
Eſprit Carminatif,
Oximell ſcillitique,
Syrop d'Althée, de chaque une demie once.
Eſprit de Nitre dulcifié, un ſcrupule.
Du Savon de Jeruſalem,
Gomme Armoniac, de chacun un demi gros.

Le tout mêlé exactement faiſoit la doſe que je répétois deux ou trois fois le jour.

La prompte guériſon ſurprit ceux qui me ſuivoient, ils urinerent ſi copieuſement, qu'ils étoient tous rétablis en peu des jours.

Je communiquai à Mr. de Senac, aujourd'hui premier Médecin du Roi, le ſuccès du mêlange, ſa curioſité le fit venir à l'Hôpital le lendemain;

javois défendu de jetter aucune urine, il fut ſi content, qu'il m'en demanda l'ordonnance dans la pharmacie.

J'étois dans ce tems encore aſſez indifférent chez mes collégues, ſans être haï. Malgré ma ſincérité qui m'avoit toûjours trompé, je contai à pluſieurs ma découverte.

Il arriva peu après qu'un hydropique avoit beſoin d'un diurétique; on avoit travaillé longtems infructueuſement, les Docteurs les plus éclairés avoient vu le malade. Un Médecin intégre propoſa ce mêlange à celui qui le voioit journellement avec lui; mais il le réfuta, alléguant qu'il en avoit une fois fait uſage ſans réuſſite.

On en trouve encore qui veulent guérir des maladies chroniques en vingt-quatre heures.

Malgré tout ce qu'il put objecter, on s'en ſervit, & on eût le ſuccès déſiré : le malade ſortit peu de jours après en voiture. Le ſecond fut fort content, on le complimenta par tout, ne doutant pas, que le rétabliſſement apparent lui étoit dû; mais le premier eut la charité de dire en ſa préſence,

au convaleſcent, qu'ils n'avoient aucune part ni l'un ni l'autre au mieux qu'ils obſervoient, que j'étois celui à qui il étoit uniquement obligé, puiſque j'étois l'Auteur de ce diurétique qui avoit guérit les Soldats Français atteints de la même maladie.

Cet aveu ſincère fit plaiſir au malade qui voulut me connoître.

L'équité qui eſt une vertu chez toutes les Nations, l'eſt rarement chez les Médecins. Nombre d'Auteurs nous donnent des choſes très-utiles comme venant de leur crû, ſans faire mention de ceux qui les ont devancés, qui ſont les ſources où ils ont puiſé.

Mr. Hoffman nous vante ſa liqueur anodine, comme s'il en étoit l'Auteur, ſans citer Valerius Cordis qui l'a décrite, longues Années avant lui, s'il l'avoit encore ſeu faire dans ſa perfection, paſſe; mais ſes proportions, comme on trouve dans ſa chymie, ne valent rien; il ne ſavoit point que cette liqueur après ſa diſtillation devoit être lavée avec de l'eau, & que la tête morte lui communiquoit la cou-

couleur rouge : il ignoroit de plus que c'eſt la véritable menſtrue pour extraire ſans feu la quinteſſence de tous les végétaux.

Je fus ſurpris, il y a peu d'années, voyant revenir des jeunes Licentiés auxquels on avoit dicté mon diurétique, qui leur avoit été fort vanté, ſans dire d'où on le tenoit.

L'Iris de Florence eſt connue en Médecine de très-ancienne date. Je ne ſais pourquoi on en a négligé l'uſage. Des Médecins l'ont toujours ordonnée, mais en trop petite doſe.

Il y avoit dans une conſultation où j'étois, deux vieux Médecins, le cas étoit une Fiévre catarreuſe, qui étoit ſur ſon déclin, l'expectoration rencontroit de la difficulté ; je pris la liberté de propoſer un gros d'Iris de Florence dans une éclegme qui auroit pu durer vingt-quatre heures, j'en fus quitte pour une réprimande, & par grace on m'en accorda cinq grains, me priant de ne plus être ſi téméraire par la ſuite : je n'oſai point dire que j'en donnois ſouvent deux gros pour une doſe, c'eût été une diſgrace ſans

retour. Le malade étoit jeune & la nature le guérit, comme elle eut fait également ſi on ne s'en étoit point ſervi. Jai été ſouvent obligé de me taire de la ſorte au détriment des malades, par ſimple reſpect humain pour des vieux routiniers, qui, ordinairement ont toute la confiance.

On ne doit point être ſurpris, ſi je conſidére l'Iris de Florence & l'Oignon-marin comme des vrais ſpécifiques en médecine; les effets que j'ai conſtamment obſervés m'y obligent.

Leur acrimonie ne doit pas épouvanter, mes expériences depuis dix ans convaincront les plus incrédules, qui à mon exemple en feront uſage & ſuivront ma méthode.

Le Quinquina eſt le véritable ſpécifique des fiévres intermittentes; mais lorſqu'on y ajoute l'Iris de Florence, la réuſſite eſt plus sûre, & il n'y a rien à craindre de mauvais.

Combien n'avons nous pas vû d'Hydropiſies, d'Aſthmes, après un uſage immodéré de ce ſpécifique? Combien de fois n'héſite-t-on pas d'en faire uſage, ſi le ſujet a une mauvaiſe

poitrine? l'Iris de Florence empêche toutes les fâcheuses impressions qu'il pourroit faire, & ce qui est plus charmant, il enleve les obstructions sans concrétion.

L'ancien langage, qui dure encore, est de préparer les malades, lorsqu'on veut enlever ces sortes de fiévres, les uns par l'émétique, les autres par les purgatifs, quelque fois les saignées, & il semble que le malade doit avoir eu plusieurs accès avant qu'on ne songe à le guérir. Une terreur panique, qui plus est, dont le vulgaire est atteint pour avoir oui des Médecins leur dire que le Quinquina étoit dangereux s'il n'étoit bien préparé, & la principale est de choisir le meilleur.

Nous voyons journellement des Pauvres que ces fiévres ont tourmentés quelquefois un an & plus. Ils auront souvent le ventre gros, tendu, les extrêmités inférieures Œdemateuses, & la respiration génée. La fiévre est la cause de tous ces symptômes. L'huile est consommée, les fluides, sont appauvris, l'élasticité des solides n'existe plus. Quelle préparation de-

mande celui qui eſt dans le cas? Il n'a rien à perdre, les ſaignées, les vomitifs, les purgatifs, ne ſont point de ſaiſon, outre les accès marqués, un petit pouls accéléré ne l'abandonne pas.

Je ſuppoſe qu'un jeune Médecin qui n'eſt pas encore ſurchargé de pratique, employera tout ce que ſon étude lui fournira pour ſe débarraſſer de tout ce qu'il obſerve de mauvais, avant de venir à l'uſage du Quinquina, il perdra ſon tems & ſes peines, le ſeul Apotiquaire profitera, s'il eſt en état de payer.

Qu'on ſe débarraſſe de la fiévre, & la nature fera le reſte.

Si l'Iris de Florence avec le Quinquina n'eſt point ſuffiſante, qu'on y ajoute l'Oignon-marin; alors on atténuera les fluides épaiſſis, on donnera un coup d'éperon aux ſolides, & le malade reprendra inſenſiblement ſon état naturel.

C'eſt toujours bien fait de s'aſſurer des premieres voies, quand le tems le permet, je n'y ai jamais manqué; mais il m'eſt ſouvent arrivé, qu'en temporiſant, j'aurois perdu le malade.

Mr. Torti eſt peut-être le premier, qui ait bien doſé le Quinquina. J'ai fort adopté ſa méthode, parce qu'elle m'a conſtamment réuſſi. Quand une Fiévre intermittente, pernicieuſe, comme il la dépeint, ſe préſente, il n'eſt pas queſtion de ſonger à préparer les premieres voies, mais d'enlever la fiévre ſans héſiter. Il eſt toujours aſſez tôt, s'il y a une ſaburre, de s'en débarraſſer, quand la fiévre eſt partie. Le malade étant hors de danger, on fait ce qu'on veut.

Entre pluſieurs cas que j'ai rencontré, un ſeul ſuffira pour faire voir que trop de délicateſſe chez un Praticien n'eſt point toujours de ſaiſon.

Un homme octogenaire d'une mauvaiſe conſtitution, de tems en tems accidenté de la goutte, ſujet à l'éréſipelle, & ſcorbutique, qui depuis des années avoit les jambes œdémateuſes, ſi tle 17 Juillet 1747 une fiévre continue, qui fut regardée pour inflammatoire. Le 18, on me donna deux Médecins, & le 19 un trés ſavant Docteur. Les ſaignées ne furent point négligées, on s'étoit aſſuré des

premieres voies, le premier jour, les Antiphlogiſtiques furent mis en uſage, & les boiſſons copieuſes de même aloy. La bouche & l'arriere bouche ſe remplirent d'aphtes. La fiévre continua malgré nos ſoins juſqu'au trente; lorſqu'a dix heures du matin le malade tomba dans une perte de pouls, une contraction de toute la périphélie accompagnée d'une ſueur froide abondante, me repréſentoit un moribon hors de connoiſſance & ſans parole. J'employois tout ce que je crus capable de le réfociller, malgré l'obſtacle de la déglutition léſée. A onze heures le Chirurgien vint à ſon ordinaire pour toucher les aphtes, mais il ne jugea pas à propos de les bouger, le trouvant dans cet état, craignant qu'il n'expira tôt après, tous ceux qui étoient préſents jugeoient de même. A onze heures & demie, je m'apperçus d'un peu de chaleur, le pouls commença à ſe faire ſentir, & à midi ces ſymptômes diſparurent inſenſiblement, la parole & la connoiſſance revinrent, bref, le malade commença à ſuer, & l'accès étoit déja

sur son déclin à deux heures, lorsque mes deux premiers Collegues arriverent.

Je leur contai ce qui s'étoit passé, & que je ne considérois plus la fiévre comme inflammatoire, mais que je la croyois avoir dégénéré en intermittente, que j'appréhendois même fort, qu'elle ne fut de la nature des pernicieuses, qu'en conséquence on ne devoit point hésiter à faire usage du Quinquina, le lendemain à quatre heures du matin, m'imaginant que c'eut été le têms propre au cas qu'elle eut été périodique.

Ils me raillerent, & ne voulurent point ajouter foi à ce qui s'étoit passé, persistant que la fiévre étoit inflammatoire, qu'elle n'étoit même plus si considérable qu'elle avoit été, & qu'on devoit continuer le Julep, parce qu'ils ne changeroient rien.

On remit la partie à six heures du soir, le malade étoit gai, avoit très peu de fiévre; ils étoient contens & malgré tout ce que je pus dire, on ne m'écouta pas.

Comme c'étoit un malade pour la

guériſon duquel je m'intéreſſois extrêmement, je communiquai aux proches ce que je craignois pour le lendemain, ou ſurlendemain, au cas qu'elle eut été tierce, qu'on me feroit plaiſir ſi on me donnoit encore un Médecin. J'eus le choix, j'en pris un, quoique jeune, qui parut me convenir. Ils furent convoqués pour les huit heures : le dernier arriva peu avant les autres, je lui fis le tableau de la maladie. Il fut dans ce moment de mon ſentiment, mais ayant oui parler les deux autres, il pencha ſans raiſon de leur côté. Comme on nous avoit oui diſputer infructueuſement pendant deux heures, on me pria de ſuivre mon ſentiment, alléguant que j'étois le Médecin ordinaire depuis des années. Que d'ailleurs le malade m'avoit toujours honoré de ſa confiance, qu'on feroit enſorte que rien ne tranſpireroit, que ſi contre mon attente le malade ſuccomboit, on ne m'en imputeroit rien, vû que l'âge faiſoit déja une grande maladie.

Ce n'eſt point la coutume, c'eſt même un crime impardonnable en

Médecine, de contrevenir aux sentiments de trois Médecins. L'un d'eux ne l'a pas encore oublié, car pour surcroît, j'ai eû le malheur de guérir un de ses malades qu'il avoit abandonné. Ce fut la premiere fois, il est vrai; mais j'ai fait vœu de ne jamais plus le faire : il y a même déja plus de huit ans que je suis fort indifférent. Je me contente, quand nous sommes plusieurs, de dire mon sentiment, on l'adopte, ou on le condamne : quand je suis seul, je tâche de guérir.

Je fis, comme je l'avois projetté, prendre au malade à quatre heures du matin, un gros de Quinquina de quart d'heure en quart d'heure jusqu'à la demie once. Je lui aurois bien donné la demie once en une fois, comme je fais souvent, & que Torti enseigne, mais je craignois qu'il ne le rende. A sept heures on vint voir le malade qu'on trouva assez bien, je priai qu'on voulut revenir à dix heures & demie, qui étoit le tems critique de la veille, je l'attendois avec impatience, l'accès ne parut pas, le malade transpiroit, sa disposition plut.

A deux heures après-midi & le ſoir on le trouva encore mieux. Le Domeſtique avoit ſoin de ſe débarraſſer du Julep aux heures marquées : quand il n'y en avoit plus, on en ordonnoit de l'autre.

Je jouois le même rôle le lendemain, mes Collegues à leur arrivée témoignerent leur contentement, & lâcherent qu'ils pourroient bientôt féliciter le malade.

Je leur dis, que le plus ancien Docteur de notre Univerſité arriveroit à onze heures, qu'en conſéquence je les attendrois pour ce tems-là. Il vit le malade à ſon arrivée, qu'il jugea guéri. Je lui contai ce qui s'étoit paſſé. Son avis fut qu'il falloit continuer le Quinquina, mais que comme le ventre n'étoit point aſſez libre, il falloit y ajouter de la Rhubarbe. Il me dit enſuite en riant que j'avois bien travaillé, mais que j'encourrois une diſgrace qui ne me ſeroit point lucrative. Il avoit bien raiſon, car je m'en reſſens encore.

Tous étant arrivés, on ne parla que de la fiévre inflammatoire, ſans négli-

ger de dire que j'avois été d'un ſentiment contraire au leur, ayant voulu faire uſage du Quinquina, qui en pareil cas ne convenoit abſolument pas. Le bon Docteur ſourioit, & malgré une doſe de Rhubarbe que j'avois priſe le matin pour précipiter ma bile, je ne pus m'empêcher d'éclater. Ce fut une confuſion, mais le plus jeune eût la charité de me rendre juſtice; diſant que j'avois ſeul connu la maladie. Ils furent congédiés; je continuai de voir le malade ſeul, il fit ſa ſortie, s'en fut à ſa campagne, où j'eus l'honneur de le voir; il revint vers la fin d'Octobre valétudinaire, l'antiquité de ſon bâtiment n'admit plus aucune réparation, il mourût le 21 Février ſuivant.

Si j'avois bien connu dans ce tems-là, les vertus de l'Iris de Florence & de l'Oignon-marin, je crois que j'aurois prolongé ſes jours.

On a toujours tâché de nous expliquer la cauſe des fiévres intermittentes, ſans que juſqu'à préſent nous ayons eu la ſatisfaction deſirée. Les uns veulent les crudités des premie-

res voies, les autres une perſpiration ſupprimée.

Quant aux premiers, nous rencontrons dans la pratique nombre de ſujets, qui regorgent de crudités bilieuſes & autres, ſans pour cela être tourmentés de ces ſortes de fiévres : & quant aux ſeconds, mille perſonnes tombent dans un défaut de perſpiration, qui également n'en ſont point atteintes. Certaines années, elles ſont comme univerſelles, & nous voyons des tems qu'il y en a très-peu : tous les Médecins obſervent qu'elles ſe guériſſent plus facilement au Printemps, qu'en Autômne & en Hyver.

Elles ſont quotidiennes, tierces, quartes, ou erratiques.

Celle, dont je viens de faire mention, qui fût jugée inflammatoire, dégénéra. Rien n'eſt ſi familier que de voir des fiévres aigues dégénérer en intermittentes : que conclure ?

On a purgé, on à pris l'émétique, les ſaignées ont été faites, on a inventé un diaphorétique, tout à ſuccédé ſelon l'attente ; quelques fois on guérit, mais pas toujours conſtamment.

Un Docteur disoit que la cause de ces fiévres seroit toujours inconnue, & que tout ce qu'on alléguoit n'étoit que conjecture. Par exemple, quelle sera cette cause, selon le sentiment d'une fameuse Université très distante de chez nous, qui doit se rencontrer en quantité suffisante, pour froncer au moment périodique les extrêmités de nos artériolles, & qui s'échappe lorsque le cœur a surmonté toutes les résistances ? La sueur abondante, dans ce tems, est une crise salutaire qui fait plaisir au malade, sans lui ôter la crainte d'un futur accès.

Un Médecin de haute réputation, disoit que ces fiévres devoient être affamées. J'approuve fort la diete, quand rien ne presse. La sienne étoit si rigoureuse, qu'il dégraissoit ses malades en peu de tems, même souvent il guérissoit sans avoir besoin de Quinquina. Peut-être que cette matiere, qui est la cause des intermittentes, les abandonnoit, ne rencontrant plus la nourriture nécessaire ; comme nous voyons dans ces vaisseaux qui ont fait des voyages de long cours, hors des-

quels toutes les proviſions étant enlevées, les rats & les ſouris s'enfuient.

Lorſque paſſé peu d'années nous eumes nombre de ces fiévres qui n'obéiſſoient point au Quinquina, je les guériſſois toutes par l'addition de l'Iris de Florence. Cette ſimple racine les a même ſouvent enlevées, étant priſe au poids de deux gros. Il arrive quelque fois que le malade rende un peu, par haut ou par bas; cela ne doit point inquiéter, vu que ce n'eſt ordinairement que quand une ſaburre bilieuſe ſe rencontre.

On défendoit autrefois, de joindre des purgatifs au Quinquina, alléguant qu'étant précipité pas le bas, il ne pouvoit ſortir ſes effets.

J'ai été convaincu du contraire dans le commencement de ma pratique, en ayant rarement fait uſage ſans Rhubarbe ou quelque ſel : d'ailleurs ne voit-on pas ſouvent qu'il lâche le ventre pris ſans addition? Si la ſenſibilité du ſujet en eſt la cauſe ou la bile, je ne décide point. Tout ce que je ſais, c'eſt que par ma méthode elle coule, & le malade guérit.

Je purge donc, s'il est nécessaire, & si le tems le permet. Qu'il y ait saburre ou qu'il n'y en ait pas, c'est tout de même, je fais prendre au malade quatre heures avant l'accès deux gros d'Iris de Florence choisie, subtilement & récemment pulvérisée, & trois gros de Quinquina de même aloi, que je mélange avec autant de vin qu'il est nécessaire, pour que la quantité puisse être prise dans l'espace d'une heure, le malade étant au lit. Que l'accès paroisse ou qu'il ne paroisse pas, c'est la même chose, il dure moins, mais ordinairement il n'en est plus question.

Comme cependant tous les sujets ne se menagent pas, & que comme j'ai dit, ces fiévres sont plus opiniâtres pendant l'Autômne & l'Hyver, qu'au Printemps & l'Eté, pour empêcher le retour, je prends une once d'Iris de Florence & autant de Quinquina que je mélange encore avec du vin en quantité suffisante pour que la bouteille étant agitée, on puisse en prendre deux ou trois verres à vin par jour.

Toutes les personnes ne sont point

en état de prendre dans l'eſpace d'une heure la doſe ordinaire ; alors au lieu de deux ou trois verres par jour, j'en fait prendre un de deux ou de trois en trois heures, d'abord après l'accès, la nuit comme le jour, juſqu'au tems périodique futur : l'accès n'ayant point paru, on retarde les doſes comme on le juge à propos.

Comme le vin ne convient pas toujours, & qu'il répugne même à certains malades : il eſt facile de faire un électuaire mollet, compoſé d'une once d'Iris & d'une once de Quinquina, avec autant de ſyrop qu'il eſt néceſſaire, que l'on choiſit ſelon le goût. Il doit être mollet, parce que, comme l'Iris en poudre a aſſez de rapport avec de la farine, elle abſorbe beaucoup. La groſſeur d'une noix muſcade ou un peu plus, ſuffit de deux ou de trois en trois heures hors du tems de l'accès, on retarde les doſes comme ci-deſſus, la fiévre ayant diſparu.

Comme l'Iris ſe fait connoître par ſon odeur, & que je voulois le cacher lorſque j'en faiſois un ſecret, j'ajoutois toujours quelques gouttes d'huile

de

de Fenouille, je ne me suis point apperçu que cela ait fait mal.

Si le malade a eu la fiévre longtems, & qu'elle soit accompagnée de symptomes facheux, j'ajoute à l'électuaire un gros d'Oignon-marin, alors j'ai tout le succès désiré, ne craignant en aucune façon les fâcheuses impressions du Quinquina.

Il est vrai que mon extrait préparé pour ces maladies, surpasse les vertus de l'électuaire, se dissolvant radicalement, il n'aggrave point l'estomac, & on le prend avec plus d'agrément.

La Jauniſſe rapportée dans ma quatorzieme Observation, n'avoit point cédé à l'Aloës, au Savon ni à tous les médicamens connus; elle étoit accompagnée d'une fiévre intermittente erratique, que j'enlevai en peu de jours au moyen de l'électuaire susdit, il n'étoit donc plus question du Quinquina, mais de faire couler la bile.

L'Iris de Florence & le Savon de Jerusalem, de chacun un demi gros, avec du Sel de Tartre & de l'Oignon-marin, autant qu'il étoit nécessaire pour procurer des selles, mis en con-

ſerve avec du Syrop d'Althé, faiſoit la doſe que je répétois trois ou quatre fois le jour.

Ce ſuccès inattendu, me fit croire que je pouvois ſéparer de l'Oignon & de l'Iris, les ſubſtances intrinſéques, & que je ſerois en poſſeſſion d'un très puiſſant réſolutif. J'y ſuis parvenu après de longs eſſais, & beaucoup de peines, vû que le principal eſt de doſer ces matiéres pour la manipulation qui eſt très-difficile.

Aucune jauniſſe ne m'a réſiſté depuis par cette méthode, excepté celle d'un Vieillard décrépite, qui, outre un mauvais régime, avoit langui long-tems avant que je ne le viſſe. Il étoit ſi capricieux que je ne pus lui faire ſuivre mon ordonnance en regle, il mourut après ſept mois de maladie. J'examinai le foye, les ſinoſités duquel je trouvai toutes remplies d'une bile concrue friable, comme de la cire à cacheter.

Voilà l'indigent ſatisfait pour les fiévres intermittentes & la jauniſſe.

Pour ce qui concerne l'Aſthme, on ſait que toutes les ſortes d'eſpéces ne

guériſſent pas, car quand des concrétions polypeuſes, ou ſchirreuſes les occaſionnent, Dieu ſeul peut faire des prodiges.

Tous les Médecins ſans exception, qui approchent un Aſthmatique, après un examen des plus rigoureux, jugeant même la maladie incurable, ne laiſſent pas d'ordonner ce qu'ils jugent convenir, ſi point pour guérir, du moins pour pallier. C'eſt bien fait. Pourquoi veut-on trouver mauvais ſi je fais de même? Si je ne guéris pas, je ſuis du moins aſſuré de pallier, c'eſt un grand point. Car toute notre ſçience ne butte qu'à prolonger les jours du monde en général. Si je dis dans mon tître que ma méthode eſt néceſſaire au public indigent pour la guériſon de pluſieurs maladies, entre leſquelles je cite l'Aſthme, je ne mens pas, mon petit Recueil d'Obſervations le prouve, pluſieurs vivent encore, & s'il étoit néceſſaire, je pourrois depuis ce tems rapporter plus de trois cents cas où j'ai réuſſi

Quand je conſidére les concrétions ſchirreuſes ou polypeuſes, il me paroît

qu'après un régime exquis & les saignées, la grande fluidité de la masse fait le point principal, & je crois que le Savon, l'Oignon marin & l'Iris de Florence mêlangés ensemble en dose convenable, sont les vrais moyens pour y parvenir. Que ces espéces attenuent, l'expérience le prouve. Ceux qui suivront ma méthode en seront convaincus.

Comme les signes patognomoniques faillent dans plusieurs maladies, on ne doit pas toujours y ajouter foi; où est celui, qui me fera connoître le dégré d'épaississement des fluides engagés dans les follicules des poulmons? Quels seront les signes de concrétion? Il n'y en a pas, sinon conjecturals.

On m'a souvent envoyé, pour me faire de la peine, des Asthmatiques, qu'on croyoit dans le cas, qui ont guéri. Faché du succès, on dût se taire & convenir qu'on s'étoit trompé.

Quand le nombre des concrétions est tel, que par la pression elles empêchent la trajection du sang du ventri-

cule droit du cœur au ventricule gauche, il eſt conſtant que la mort eſt inévitable; mais la maladie doit avoir duré longtems avant d'être parvenue à cette extrêmité.

C'eſt donc quand on commence à ſe plaindre, qu'il faut employer les moiens que j'indique.

Suppoſons qu'il y en aura déja qui exiſteront, on empêchera du moins qu'il ne s'en forme davantage & le malade ſupportera un reſte de vie avec plus d'aiſance. J'en connois qui ſont, pour ainſi dire, nés aſthmatiques, qui cependant par le continuel uſage du ſavon ſe ſont entretenus. Nous condamnâmes un aſthmatique il y a treize ans, qui vit & qui ſe porte paſſablement bien à preſent; quand il eſt fort accablé il a recours â mon extrait.

Les Aſthmes ſpaſmodiques & celles des clorotiques ne méritent point d'attention, les chroniques ſeules diſtinguent le Médecin. Que ſi on me dit que tout ſpaſme eſt accompagné d'obſtruction, il eſt vrai, mais elle n'eſt que momentanée.

Les ſaignées, la liberté du ventre, les antiſpaſmodiques, les opiates ſont ſelon l'exigence, les moyens qui guériſſent pareillement quand les regles paroiſſent, mais les chroniques ne cédent point ſi facilement, à moins qu'on ne travaille de bonne heure & qu'on ne ſuive ma méthode.

Les Hydropiſies ſont ordinairement accompagnées d'une difficulté de reſpirer. On ſoulage & on guérit quelquefois par la ponction. Quand cela arrive, il paroît que la réſorbtion léſée occaſionnoit la maladie, c'eſt-à-dire, qu'elle n'étoit point proportionnée à la perſpiration. Car lorſque par quelque cauſe que ce ſoit le libre retour du ſang juſque dans le ventricule gauche du cœur eſt empêché, la ponction ne peut qu'acélérer la mort. Nous voyons auſſi ſouvent que peu après la même quantité de fluide ſe trouve hors du cercle. Ce qui, je crois ſuffit, pour que le reſtant, dépouillé d'une grande partie de ſa ſéroſité, puiſſe former une ſtaſe mortelle.

Je vis paſſé peu d'années un Aſcitique qui avoit langui longtems. Com-

me on jugeoit que le foye ſchirreux étoit la cauſe de la maladie, je m'oppoſai à la ponction, ſoutenant que ſi on la faiſoit, le malade ſuccomberoit promptement, que ſi on ne la faiſoit pas, il pourroit, quoiqu'extenué, vivre encore quelque tems. Nous étions trois, l'un deſquels étoit un grand Médecin, puiſqu'il m'aſſûra avoir guéri par la ponction, le foye étant ſchirreux. On ſuppoſe ſouvent des ſchirres dans l'intérieur qui n'exiſtent point. Ils voulurent malgré mes raiſons l'opération, le malade mourut deux heures après.

Quand ces cas ſe préſentent, & que le malade a de bons principes de vie, je permets volontiers une ponction. On voit la qualité du fluide, on examine le ventre avec plus d'aiſance, & on s'inſtruit ſur la promptitude ou le retardement d'une récidive.

Il y a trois ans qu'un Religieux domicilié à quatre lieues de Rheims en Champagne me conſulta, il étoit d'un tempéramment fort & robuſte, ne commettant aucun excès, aimant la chaſſe, où il avoit fait une chûte long-

tems avant, qui fut accompagnée d'une douleur assez vive à la région du sein gauche, qui ne dura que peu d'heures. Le matin depuis quelques années, il expectoroit un peu de sang, ne se sentant d'ailleurs nullement incommodé.

La Toux & une difficulté de respirer firent le commencement de sa maladie; les saignées, les laxatifs & les médicamens connus avoient été employés quelques mois avant que je ne fûsse consulté. Il m'écrivit qu'outre la toux, & la respiration gênée, ses jambes enfloient, & que son ventre grossissoit : je crus qu'une cause, qui devoit exister dans la poitrine, occasionnoit la maladie. La voie des diurétiques me parût convenir, sans négliger l'usage de mon Extrait que je lui envoiois, avec la description de mon diurétique ci-devant citée. Malgré l'usage qu'il fit de ces deux médicamens, il empira insensiblement. Des Médecins de Paris avoient été consultés & Mr Joignet, Doyen de la Faculté de Rheims, homme très-savant, l'avoit vû, & croioit, comme il me dit lors-

que j'eûs l'honneur de le voir, que le foye étoit ſchirreux.

Le malade me pria de le venir voir, j'y fus vers la fin d'Avril 1757, étant à peu de lieues de chez lui, on me dit qu'on le croioit mort. Je le trouvai encore en vie, aſſis ſur ſon lit ne pouvant ſe coucher crainte de ſuffoquer, ſes jambes étoient monſtrueuſes & ulcérées par leſquelles il perdoit journellement plus d'une pinte de ſérosité, ſans ce que fourniſſoit un céton qu'on lui avoit appliqué au ſcrotum.

Son ventre étoit ſemblable à celui d'un aſcitique parvenu au dernier dégré d'extenſion, le pouls étoit petit, légérement intermittent, les urines en petite quantité dépoſoient un ſédiment copieux couleur de brique, tel qu'on l'obſerve ordinairement dans ces maladies. Comme la difficulté de reſpirer & la toux le fatiguoient extrêmement, je lui fis prendre pendant le court ſéjour que je fis chez lui, une livre d'extrait, qu'il achevoit en quatre jours. La reſpiration devint plus libre, la toux le quitta, & j'eus la ſa-

tisfaction de le voir venir manger avec tous ceux qui venoient fréquemment s'informer de l'état de ſa ſanté.

Son appétit, qu'il conſerva juſqu'à la mort, fut rétabli avant mon départ. Je lui dis que lorſqu'il ſeroit en état, il devoit venir à Bruxelles.

Il arriva au mois de Juillet ſuivant, dans le même état que je l'avois laiſſé, ne touſſant point, la reſpiration ne le génoit que lorſqu'il montoit, il dormoit ſans avoir la poitrine plus élévée que dans l'état naturel, ſon appétit étoit tel qu'il mangeoit & digéroit comme fait l'homme le plus fort, convoitant tout, & principalement la bierre brune qu'il préféroit au meilleur vin de Champagne. Ses jambes étoient dans le même état & filtroient la même quantité de ſéroſité. Son ventre au tacte repréſentoit celui d'un aſcitique, avec cette différence que l'ombilique ne ſortoit pas. Je le placai pour ma commodité chez Mr. Germain, ancien Chirurgien très expert, qui eut ſoin des extrémités inférieures & qui ſuppléa à la perte des ſéroſités par deux fiſtules.

Il me dit, qu'il avoit depuis peu, fait la ponction à une femme, qui n'avoit point eu de récidive, que c'étoit Mr. Donckers, Médecin à Vilvorde, qui l'avoit traitée. Nous fumes le conſulter avec le malade, qui ayant été bien examiné, fut jugé hydropique, mais la queſtion étoit, ſi c'étoit une aſcite ou une hydropiſie enkiſtée.

Son médicament que le malade prit quelque tems infructueuſement, étoit un draſtique tonique.

Le ſujet conſervant toujours ſa bonne diſpoſition, & le ventre demeurant dans le même état, on fit la ponction, qui ne procura qu'environ douze livres d'une eſpéce de gelée : la réſiſtance qu'on rencontra à l'extremité de la canule & avec la ſonde décida pour l'hydropiſie enkiſtée. Louverture s'étant conſolidée ſans ultérieure évacuation, on fit une ſeconde ponction du côté droit qui donna iſſue à ſeize ou à dix-huit livres de matiere également gélatineuſe. Les injections d'eau tiéde qu'on employa pour une exacte évacuation ne réuſſirent pas, la ſonde ne

faiſoit apercevoir qu'un petit vuide du côté du foye, mais elle paſſoit avec aiſance juſques dans tout le côté oppoſé.

L'évacuation ceſſa dérechef peu après; comme cependant le ventre devint également volumineux, on fit une troiſiéme ponction environ à deux travers de doigt plus bas, qui fournit une grande quantité de pus extrémement putride, la ſortie duquel fût facilitée par la compreſſion de tout le côté gauche depuis la région du ſein. Les injections indiquées furent miſes en uſage; une Canule & quelquefois la racine de Gentiane, placée dans l'ouverture, permirent qu'une exceſſive quantité de pus de même aloi s'échappa journellement. Quelques mois s'étant écoulés, voyant que l'évacuation diminuoit de jour en jour, mon avis fut de dilater l'ouverture.

L'unique crainte d'une hernie s'y oppoſoit, mais la certitude du kiſte défendit d'héſiter.

J'en fis la proſition, le malade y conſentit, on l'exécuta à ſept heures du ſoir, ſes cris ne permirent qu'une di-

latation très médiocre. D'abord après un prompt penſement, il étoit fort tranquille, ne demandant à ſon ordinaire que de la nourriture.

A dix-heures il fut ſurpris d'une ſyncope. On mit en uſage tant extérieurement qu'intérieurement tout ce qu'on connut capable de ranimer. A minuit la préſence revint, nous crûmes qu'une hémorragie l'avoit occaſionnée, mais le premier penſement nous détrompa, un pus de la même qualité parût ſimplement. On continua les penſemens, l'œdeme des extrêmités inférieures, & les ſuperficielles des mains, tantôt plus ou moins remarquables, ne diſparurent point, non plus qu'une pulſation irréguliere de la jugulaire droite. Il prenoit exactement mon extrait & ne ſe plaignoit jamais que de la faim qu'il ſouffroit, malgré les aliments qu'il prenoit toujours en quantité.

Le ventre ſe diſpoſoit de mieux en mieux, juſqu'au quatorze Juin, qu'un accès de fiévre parût.

Comme le pouls étoit tendu, je le fis ſaigner le lendemain à quatre heu-

res du matin, il s'impatienta de ce qu'on ne lui donnoit point ſa ſoupe, deux heures après il expira.

Le cadavre fut examiné, à l'égard du kiſte, on trouva que tout étoit conſolidé, à la réſerve d'un vuide capable de recevoir cinq à ſix doigts, le foye étoit ſain, de même que les viſceres de cette région; mais cinq polypes conſidérables, occupoient les ventricules du cœur & ſes avenues.

L'Hydropiſie faiſoit ici une maladie particuliere qui tendoit à guériſon : les polypes furent la cauſe de la mort & de l'œdeme des extrêmités. Les pouls intermittens ne ſont point des ſignes qui abſolument caractériſent ces concrétions. Nombre d'hypocondres & de vieillards ſont dans le cas, ſans qu'on les y rencontre. La pulſation de la jugulaire étoit l'unique marque qui pouvoit les faire ſoupçonner, mais comme j'ai vu pluſieurs ſujets entre leſquels j'en connois un qui depuis vingt & un ans a la même pulſation & qui jouit d'une parfaite ſanté, je n'étois point obligé de croire que le malade en avoit & en telle quan-

tité : & quand même j'en euſſe été certain, mon extrait non ſeulement convenoit, mais étoit néceſſaire, vu que ſes facultés réſolutives ſurpaſſent celles des ſavoneux en général & de l'eau de chaux que l'on vante depuis quelques années. Ce fut donc, je crois, la diéte trop nourriſſante qui augmenta le volume de ces concrétions, qui ſubitement intercepterent la circulation, & qui avoient été la cauſe du ſyncope mentionné.

Quand l'indigent Aſthmatique ſe préſente, comme je ne me gêne jamais, je ne m'amuſe pas à ſuppoſer des cauſes inſurmontables, vu que cela eſt inutile.

Selon le beſoin je fais uſage des préliminaires connus, & je preſcrits l'ordonnnance que voici :

Une once de Savon de Jeruſalem.
Un gros d'Oignon-marin pulvériſé.
Quinze ou vingt gouttes d'huile de Fenouille.
Quatre onces de Syrop d'Althé.

Si on veut en ſubſtituer un autre, que l'on croit devoir être préféré, c'eſt la même choſe.

Le tout étant mêlangé exactement, j'ajoute autant d'Iris de Florence choisie, récemment pulvérisée, autant qu'il est néceſſaire pour que le mêlange ait la conſiſtance d'une conſerve un peu mollette; dans mon petit recueil d'obſervations, je la nomme confection.

La doſe eſt la groſſeur d'une groſſe noix muſcade quatre fois le jour : que ſi le ventre, comme il arrive ſouvent, n'eſt pas bien libre, au lieu de quatre, j'en fais prendre cinq ou ſix fois en vingt-quatre heures, ou j'augmente d'un demi gros la doſe d'Oignon-marin.

Comme ma principale étude étoit de maſquer cette compoſition autrefois, j'y joignois une demie once de Teinture de Mars, ce qui la noirciſſoit au parfait, & la rendoit plus efficace.

Voici celle que je préfére à toutes les autres.

Limaille de fer, Tartre crud, groſſierement pulvériſé, partie égale : étant mêlangés enſemble dans une marmite de fer, j'y ajoute autant d'eau qu'il eſt néceſſaire pour que la matiere puiſſe bouillir

bouillir un eſpace de tems juſqu'en conſiſtance d'un Rob fort épais, ayant ſoin de l'agiter ſans diſcontinuer avec une cuilliere de même métal.

La matiere étant refroidie, on l'a toujours prête quand la teinture manque.

Quand je la fais, je prends autant de ce rob que je juge à propos, je le fais bouillir avec de l'eau de fontaine dans un pot de terre neuf verniſſé, autant qu'il eſt néceſſaire pour que la matiere au moyen d'un leger bouillon ſe fonde parfaitement. Je laiſſe enſuite repoſer la matiére vingt quatre heures, je décante la teinture qui eſt claire, & je la laiſſe évaporer ſur le feu au point qu'elle puiſſe être filtrée par le papier gris dans un entonnoir de verre.

J'ai alors une liqueur très-ſaturée, qui n'eſt cependant pas pure, & qui ne ſe conſerveroit pas; c'eſt pourquoi, je verſe deſſus en différentes repriſes un peu d'halcohol juſqu'à ce que je voie qu'aucune terreſtrité ne ſe précipite plus, je la filtre déréchef, & j'ai une teinture permanente, qui ne ſe corrompt jamais.

Si on veut s'en ſervir où les martiaux conviennent, la doſe eſt depuis la demie once juſqu'à l'once, que l'on réitére comme on le juge à propos.

Si le malade, fait exactement uſage de cette conſerve pendant l'eſpace de trois à quatre ſemaines, ſans rencontrer du mieux, alors je juge qu'une cauſe incurable exiſte. Nombre n'on point la patience de perſévérer cet eſpace de tems, & l'envie qui fait toujours mépriſer ce qu'elle ne connoit pas, en a fait ſuccomber pluſieurs qui étoient dans le cas. Si on revient de l'erreur, la patience fera de belles cures.

Un Aſthmatique incurable prend ce médicament depuis quatre ans, il ne le feroit certainement pas, ſi l'exceſſive quantité de drogues qu'on lui avoit ordonnées l'avoit pû ſoulager.

Les conjectures de ceux qui l'ont vû, & celles que je pourrois faire ne ſignifient rien; il ſuffit qu'il vit, & qu'il eſt en état de vaquer à ſes affaires dans toutes les ſaiſons de l'année.

La délicateſſe & la ſenſibilité des riches, fait qu'ils rencontrent de la dif-

ficulté à prendre cette conserve, quand cela arrive, l'extrait est toujours prêt.

Comme ces maladies sont souvent accompagnées d'un œdeme des extrêmités inférieures, & que malgré un gros & demi d'Oignon-marin qui seroit compris dans le mêlange, le malade n'urineroit point suffisamment, je lui fais encore prendre aux heures commodes deux fois mon diurétique. Si on m'allegue que c'est fatiguer un malade, je reponds qu'il faut brusquer la maladie, lorsqu'il est encore tems. Peu de jours instruisent beaucoup, au lieu que la complaisance, vice capital en Médecine, conduit au tombeau.

Un homme âgé de soixante ans, qui depuis longues années avoit fait de grands excés dans les boissons spiritueuses, vint me consulter au mois de Septembre 1757. La cachexie étoit parvenue chez lui au dernier dégré de perfection, il ne savoit plus manger, mais il savoit encore bien boire, sa respiration étoit si courte qu'il ne pouvoit plus aller qu'en voiture, & quoiqu'on l'aidât, quand il en étoit question, il n'y parvenoit qu'avec une extrême

difficulté. C'étoit la même choſe quand il ſe couchoit. Outre un œdeme du bas ventre & un ſuperficiel des extrêmités ſupérieures, celui des inférieures étoit tel, que l'épiderme étoit prêt à s'entr'ouvrir. Son gendre, Médecin entendu, l'avoit traité dans le commencement de la maladie, il avoit enſuite pendant des mois conſulté des Médecins de différens endroits, entre leſquels un plus ſincere que les autres lui dit que j'étois le ſeul qui pouvoit l'aider, s'il étoit poſſible.

Je ne crûs pas devoir l'entréprendre malgré l'offre qu'il me fit de cent piſtoles en cas de guériſon. Pluſieurs raiſons s'y oppoſoient, l'âge, l'atonie des ſolides, & l'état des fluides en pareil cas étoient plus que ſuffiſans pour que j'héſitaſſe à faire une tentative. Son importunité l'emporta, je commençai par l'application des ſangſues au fondement. Comme il rencontroit de la difficulté à prendre la conſerve, il préfera l'Extrait qu'il prit régulierement tous les cinq jours au poids d'une livre.

Sans négliger mon diurétique, qu'il

prenoit soir & matin. Il urina si copieusement qu'au bout de peu de jours, l'œdeme diminua, la respiration devint libre, il marchoit avec beaucoup d'aisance & mangeoit avec goût tout ce qu'il convoitoit. Il continua de jouir d'une santé assez parfaite, s'entretenant uniquement de l'Extrait, qu'il ne prenoit plus si fréquemment, jusqu'au mois d'Août suivant, que son Barbier qui le rasoit à la campagne où il demeuroit, lui fit entendre, que, quoi qu'il se portoit bien, il ne feroit point mal de se faire saigner.

Il y consentit sans me consulter, vingt-quatre onces de sang fûrent enlevées, une rechûte succéda, qui termina ses jours par une léthargie imparfaite. Il est fâcheux qu'un Barbier sans être autorisé dépêche pour l'autre monde.

Il y a peu de tems qu'un garçon à la campagne âgé de trente ans, d'un tempéramment phlegmatique, fut rétabli d'une fiévre aigue; il lui survint pendant l'absence du Chirurgien qui l'avoit traité, quelques anxietés précordiales, on fit appeller le Médecin

le plus prochain qui le fit ſaigner, ſans avoir égard à la maladie qu'il venoit de faire, non plus qu'à ſa diſpoſition relâchée ; une grande difficulté de reſpirer ſuccéda, accompagnée d'un œdeme univerſel, mais principalement des extrêmités inférieures.

Il vint me conſulter ; comme certaines affaires l'obligerent de demeurer en ville quelques jours, je lui fis prendre la conſerve qui le fit uriner plus qu'il ne faiſoit ; mais ſa reſpiration le gênoit toûjours extrêmement, & ſon eſtomac refuſoit toute eſpéce d'aliment. Je le mis à l'uſage de mon Extrait, & je lui permis le vin à chaque repas. Il fut peu après atteint d'une fiévre catarale, il me fit venir, je le trouvai au lit fort accablé, nous convinmes avec le Chirurgien d'un régime adouciſſant, & tant pour la toux que pour la fiévre, pour tout médicament ce fut l'Extrait qu'il prit copieuſement.

Il fut promptement débaraſſé de la fiévre & de la toux. Il m'écrivit paſſé dix jours qu'il ſe portoit bien, mais qu'il ne ſavoit point ſe raſſaſier. J'ap-

pris encore depuis, qu'il étoit entiérement rétabli.

Ceci fait voir, qu'une saignée hors de place, occasionne souvent une maladie chronique communément insurmontable.

La Phtisie est connue de tout le monde, plusieurs Auteurs en ont fait le tableau avec beaucoup d'exactitude. Ccette maladie ordinairement inconnue dans son commencement & incurable par la suite, se divise en trois dégrés, ceux de l'art la connoissent souvent au second, & le vulgaire constamment au troisiéme. Le second traînant en longueur parvient au troisiéme, qui congédie tous les Médecins.

On ne doit point être surpris, si on ne guérit pas ces maladies dans le commencement : deux raisons en sont la cause, la premiére, c'est que le malade ordinairement se néglige, ne consultant le Médecin que quand la toux lui devient importune, qu'il commence à maigrir & qu'il perd son appétit. La seconde, c'est que le Médecin ne rencontrant que peu ou point de fiévre, croit que ce n'est qu'un simple catarre,

en conſéquence il ſe contente d'ordonner les adouciſſans de toutes les ſortes, ſans faire attention aux farcis des follicules des poulmons qui tendent au ſchirre. Ces concrétions qu'on guérit quelquefois par l'extirpation à la périphérie, ne cédent jamais aux médicaments connus, lorſqu'ils exiſtent intérieurement, & les ſignes de leur exiſtence ſont très-équivoques. Quand même on en ſeroit certain, tout ce que la médecine peut, c'eſt de les laiſſer tranquilles, car c'eſt véritablement un *non plus ultrà*. Ceux qui en pareil cas promettent guériſon, ne veulent abſolument que ſoulager le fardeau de la bourſe, & ceux qui ſe vantent avoir guéri ne connoiſſent point la maladie. Je me ſouviens qu'un Médecin, pour avoir guéri un ſimple catarre qui avoit un peu duré, crut avoir guéri la Phthiſie au troiſiéme dégré, ce qui lui attira une haute réputation; mais ceux qui véritablement étoient dans le cas, moururent entre ſes mains.

Mr. Lamberghe dans le Recueil Périodique du mois de Mars 1757 nous donne la cure d'un cancer au

ſein par l'uſage de la bella Dona, quelques tentatives ont été faites ici ſans ſuccès.

Si cependant ce ſimple avoit véritablement cette vertu, on pourroit eſpérer de guérir la Phthiſie au ſecond & au troiſiéme dégré.

Les adeptes ne connoiſſoient pas de maladies incurables, leur pierre philoſophale les guériſſoit toutes ſans diſtinction, ſans doute parce que dans un clein d'œil elle enleve la lepre des métaux imparfaits. Van Helmont avec ſon alkaeſt, & Buttler avec ſa pierre, guériſſoient auſſi les incurables. Il faut avouer que c'eſt avoir peu de charité que de porter dans l'autre monde des cretts ſi néceſſaires, où ils ſont inutiles. Puiſque nous en ſommes fruſtrés, nous continuerons de croire que la Phthiſie au ſecond & au troiſiéme degré ne guérit jamais. Et nous ne ſongerons qu'au premier, condamnant le grimoire ordinaire, qui quelquefois calme ſans enlever la cauſe. Je ſoutiens qu'après mon Extrait, la Conſerve ſurpaſſe tout ce qui a été connu juſqu'à préſent, elle attenue les flui-

des épaiſſis, elle donne le coup d'éperon néceſſaire aux ſolides, tient le ventre libre & eſt diurétique. C'eſt je crois, tout ce qu'un vrai Praticien deſire. Quand il en fera uſage & qu'il aura de la conſtance, il laiſſera repoſer chez l'Apoticaire mille bagatelles inutiles qui ne ſignifient rien, & qui ne lui procurent uniquement qu'une double aiſance : la premiere, de donner par routine des ſyrops, des huiles d'amandes, des opiâtes, &c. La ſeconde, d'accabler le malade par une longue ſuite de viſites infructueuſes.

Pour peu que l'on connoiſſe la matiére médicinale, on conçoit facilement que ce mêlange doit ſortir ſes effets dans la toux & l'enrouement.

Toutes les guériſons que je fis avant l'an 1753, s'exécuterent par ſon uſage. Ce n'eſt que cette année que je ſuis parvenu à l'accompliſſement de mon Extrait. Je ne m'en ſers cependant point toujours, parce que celui-ci eſt à beaucoup meilleur compte. J'eſpére donc que dorénavant on ſe raillera de ces incommodités qui tourmentent tant de monde pendant nos

Hyvers, qui ſont aſſez longs. Si cependant ici dans notre ville de Bruxelles, par ſimple jalouſie permanente, on ne veut point en faire uſage, le monde eſt grand, il y a des Médecins intégres, & des pauvres partout.

Quand on ſuivra ma méthode, l'huile d'amende ne ſera plus gueres d'uſage, que dans les embarras des premieres voies. Le blanc de Baleine deviendra rance, le ſyrop de Diacode aura le tems de vieillir, & celui de Lobelle, qui facilite l'expectoration, ſe conſervera long-tems.

L'indigent ſera certainement celui qui profitera le plus, il n'a point le goût ſi exquis que le riche, il prend avec plus d'aiſance ce qui doit le guérir. Il ne ſera plus en conſéquence ſi expoſé, car ces ſortes de maladies qui trainent en longueur conduiſent au tombeau.

Les chroniques de la poitrine ſeront plus rares, les pauvres malades feront moins de dépenſes, & il y aura plus de loiſir dans les pharmacies.

J'aurois encore tardé à donner au public ces bagatelles, ſi la médiſance

& la charité envers les pauvres, ne m'y avoient obligé.

Médire eſt familier, pluſieurs en font profeſſion. Il ne faut pas être doüé d'un eſprit ſupérieur pour en impoſer, le plus grand ignorant, ſeul, vis-à-vis d'une perſonne qui n'eſt point de l'art, eſt plus que ſuffiſant.

On dit que ma méthode, ſans l'avoir connue eſt dangereuſe. Quand un malade entend parler ſon Médecin de la ſorte; il tremble. J'avoue que ſi je n'étois point gradué, & ſi je n'avois point une ſuperficielle connoiſſance de la Médecine, ayant été hypocondre, j'aurois encore plus peur.

Il y a dix ans que ce langage, qui butte à ſa fin, dure. Il eſt vrai que guérir ce que l'on croit incurable, ne fait pas plaiſir.

Il y a trois ans que dans une ville étrangere, je guéris en cinq jours par l'uſage de mon Extrait, une toux qui avoit duré quatre ans.

Les Médecins furent charmés de me voir partir. Si je trouvois de l'avantage ailleurs, je ferois de même ici pour leur faire plaiſir.

J'ai observé que dans les fiévres véritablement catarrales, après les saignées quand il est nécessaire, & avec un régime proportionné, que ce mêlange, malgré que le savon y entre, satisfait, l'expectoration se range, la toux devient moins fréquente, la respiration va son train, & la fiévre insensiblement disparoit; c'est la même chose ordinairement dans la pleurésie. Il est vrai que l'extrait, comme je le répéte, composé de l'Iris de Florence, de l'Oignon-marin, de sel Alkali, & de sucre, excelle dans ces maladies, & quoique l'expectoration fût sanguinolente, on ne doit point le ménager. L'acrimonie des espèces ne doit pas faire craindre, vû que c'est véritablement une espéce de savon, fait sans huile. J'en ai eu plusieurs qui crachoient du sang sincère, où les saignées n'avoient point été négligées, & qui en prirent une demie livre en moins de douze heures, pur & dissout dans du lait chaud. L'hémorragie fut supprimée, la fiévre les abandonna souvent vingt-quatre heures après.

Je crois, que fréquemment dans ces

maladies, l'obſtruction qui occaſionne une inégalité de circulation dans la poitrine, étant enlevée, fait que l'hémorragie ceſſe.

Peut-être avons nous des hœmoptiſies par pareilles cauſes, ſur leſquelles on ne réfléchit point toûjours, on a recours aux adſtringens, on les ſupprime quelque-fois ſans faire attention que l'on a travaillé à former des concrétions ſchirreuſes.

Voilà une méthode véritablement dangereuſe, qui ſouvent coûte la vie par la ſuite.

On croit cependant avoir fait une belle cure, le malade qui paroît ſe bien porter pendant quelque tems, commence à touſſer, à maigrir, une petite fiévre lente ſe fait apercevoir, la difficulté de reſpirer ſe met de la partie ; parce qu'il a été guéri d'un crachement de ſang, il n'apprehende plus rien, croyant que celui qui l'a traité le guérira encore & avec aiſance, puiſqu'il n'en crache plus ; on travaille, aucun mieux ne paroît, on a ſatisfait quand on a dit qu'il a craché du ſang autrefois.

L'arrêt ſe prononce de concert en

secret, pourvû qu'il laisse de quoi satisfaire, on ne l'abandonne que quand il n'existe plus.

Les causes de ces maladies se trouvant bien détaillées chez nombre d'Auteurs, ce n'eût été qu'une répétition inutile de les représenter dans toute leur étendue. Comme j'ai dit que l'obstruction étoit la cause de plusieurs maladies, c'est aussi celle sur laquelle je me suis le plus appliqué dans ma pratique : cette connoissance nécessaire, donne peu ou point de satisfaction, si on ignore les moyens de l'enlever. Abstrait de différens miasmes, comme scorbutique, vélorique, écrouelleux, je considere l'obstruction simple & benigne sans concrétion. N'importe dans quel viscere.

Certain de la dissolution radicale de mon Extrait, je sçais qu'il parvient dans l'océan de la masse, qu'il atténue tous fluides épaissis & qu'il rétablit l'élasticité des solides relâchés. On ne doit point avoir été long-tems incommodé pour que j'en fasse usage. Que ce soit un catarre simple & récent, je le donne si le malade peut le payer, sinon, je

ſubſtitue le mêlange avec le ſavon : qu'il y ait de la fiévre ou qu'il n'y en ait pas, c'eſt la même choſe, on a l'agrément de guérir promptement.

Quelle néceſſité y a-t-il de touſſer, on ſe fatigue, & on fatigue ceux qui l'entendent. Rien n'eſt plus agréable que le repos quand le ſommeil paroît, on ne peut point en profiter : ne diroit-on pas qu'il y a une eſpéce d'inhumanité de notre part ? On a recours aux parégoriques, on engourdit l'habitude, & on occaſionne une lenteur de circulation, l'épaiſſiſſement des fluides déjà engagés augmente, & le malade ſe trouve à ſon reveil fatigué d'un ſommeil forcé, ne ſçachant ſouvent, quoiqu'en touſſant, expectorer avec aiſance.

Si on réforme cette pratique, qui paroit plus palliative que curative, le malade ne touſſant pas dormira naturellement & ſera plûtôt rétabli.

Je n'entends cependant pas, qu'il faut abſolument abandonner ces calmants ; car ſi par exemple une trop grande liberté de ventre exiſte, ou

paroit,

paroit, c'eſt bien fait d'en faire méthodiquement uſage pendant peu de jours ſans s'oppiniâtrer. D'ailleurs le Médecin peut ranger la doſe de l'Oignon-marin & de l'Iris comme il juge à propos, ou ſubſtituer pour le mêlange le ſyrop qu'il préfére.

La Marmelade de Sûreau que l'on fait ici familiérement dans toutes les familles, lâche ſouvent le ventre, ce n'eſt point la même choſe quand elle eſt faite comme j'ai indiqué dans quelques pharmacies, qui eſt, quand elle eſt parvenue au quart de ſa perfection, d'y ajouter du ſel Alkali autant qu'il eſt néceſſaire, juſqu'à ce que la grande fougue de l'efferveſcence eſt prête à diſparoître. On a de cette façon un médicament neutre, utile dans bien des cas, qui ne lâche point le ventre ſi facilement, & qui eſt à portée de la faculté de l'indigent.

Ce n'eſt point une obligation de prendre du ſel de Tartre, il coûte trop, tout ſel Alkali végétable eſt le même, mes expériences chymiques me l'ont conſtamment prouvé : c'eſt pourquoi je ne fais aucune diſtinction, ils ſor-

tent tous les mêmes effets en médecine & ont le même goût.

J'avoue que j'ai eu la foibleſſe pour le monde ou pour l'Apoticaire, de me ſervir du ſel d'Abſinthe, & encore à préſent avec l'acide pour dompter une bile effrénée, qui a tourmenté bien du monde cette année.

Le plus court donc, pour les pauvres eſt de prendre des cendres gravellées, qu'on achete ici quatre ſols la livre; qu'on en faſſe un magiſtra claire & limpide, on aura, l'évaporation faite à ſiccité, un ſel très-blanc, tranſparent, que l'on peut bâtiſer de ſel d'Abſinthe, de Chardon bénit, de Tartre &c.

Je dirai pour finir, que j'ai toujours eu pour but de tacher de guérir à petits fraix, l'indigent ma auſſi toujours aſſez recherché.

Cette prarique nullement lucrative, n'a jamais pu me fournir ſuffiſamment pour étudier dans un Fiacre; il paroit cependant, ſans faire tort à perſonne, qu'une étude tranquille fait beaucoup d'impreſſion. Mais quand on eſt ſurchargé, on ne peut s'en diſpenſer.

La matiere ne fourniſſoit point ici de quoi faire un volume, les obſervations plaiſent, mais le nombre fatigue. J'aurois pu ſans me gêner en rapporter grand nombre, mais à quelle fin? Elles ſont toutes de la même farine. Si on penſe comme moi, on aura le même ſuccès, les chroniques citées ne rencontreront plus la même difficulté.

La patience eſt donc uniquement requiſe; le Médecin ſouvent n'en a point beaucoup, & le malade encore moins. La grande quantité de drogues inutiles qu'il a quelquefois priſes longtems l'a dégouté, il ne lui eſt plus reſté qu'une ſuperficielle confiance de peu de jours pour une tentative infructueuſe. Si je la nomme de la ſorte c'eſt parce qu'il veut être guéri à vue par caiſſe.

Je me ſuis pour le préſent ſimplement réſervé l'Extrait. J'ai nommé ſincerement les matieres qui le compoſent : ſi je n'ai point enſeigné la façon de le faire, c'eſt que ma ſituation ne l'a pas encore permis. Si elle change, le monde en général en tirera un avantage qui ne ſera pas petit. Toutes les

ſortes de ſavons ſeront réformées en médecine, on ne fera pas trois ſols de dépenſe par jour, & on ne ſe caſſera pas la tête à chercher des compoſitions antiques & fraieuſes qui ne ſignifient rien.

Les pleureſies, & les fiévres catarrales inflammatoires ſeront mépriſées, & on triomphera en badinant des fiévres prétendues bilieuſes.

Les catarres ſeront des vétilles, l'aſthme curable guérira, l'incurable ſera pallié, & la toux ferine des enfants ne trainera plus en longueur.

J'ai dit ici, comment je guériſſois les maladies citées avant l'an 1753. On peut voir mon petit Recueil d'Obſervations imprimé dans ce tems-là.

J'ai depuis préféré l'Extrait, l'expérience m'ayant prouvé que c'eſt le plus grand ſpécifique pour la poitrine que l'on ait connu.

Je guéris la jauniſſe par ſon moyen, ajoûtant du ſel Alkali autant qu'il eſt néceſſaire pour que le ventre ſoit libre.

Et pour les fiévres intermittentes, je travaille les mêmes matieres avec le Quinquina.

l'Extrait simple ne se vend par livre grand poids que sept florins courant de Brabant.

*Veridicus, bonus es, parvus: quis*
*plura requirat?*
*Vade, sed intrepidus, per loca cuncta*
*liber.*
*Si quis ut occurret, conspecto nomine*
*bardus*
*Abjicit, antiquæ sis memor invidiæ.*
*Non hâc læserunt Dominum; sed cla-*
*rior exstat*
*Ex qua livoris signa dedêre die.*
*Nec probris responsa dabis: sed limine*
*in ipso*
*Protinùs excusso pulvere, perge viam.*
*Sis tamen Ægroto fidus, languentibus*
*adsis,*
*Et cæco populo condidus adfer opem.*

LA Confection Tonique, réſolutive & Diurétique de feu Mr DE BAVAY, ſe trouve chez le Fils demeurant à Bruxelles. Il la laiſſe à 7 florins, argent Courant de Brabant, la livre, grand poids pour ceux de l'Art qui en prendront 25 livres à la fois.

On trouve des Exemplaires des Obſervations & de la Méthode, chez *J. Vanden Berghen*, Imprimeur & Libraire rue de la Magdelaine à Bruxelles.